



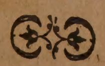


L'IDÉE ET LE TRIOMPHE DE LA VRAIE MEDECINE, EN FORME D'APOLOGIE.

OUVRAGE non-ſeulement curieux & inſtructif, mais encore utile & profitable, tant au Public qu'à tous ceux qui veulent connoître de la Médecine.

Par M. CALLOT, *Docteur en Médecine de l'Univerſité de Montpellier, ci-devant Conſeiller-Médecin-Aulique & Penſionnaire de leurs Alteſſes Royales de Lorraine.*

DEDIE' A S. A. SERENISSIME Madame la Princeſſe.

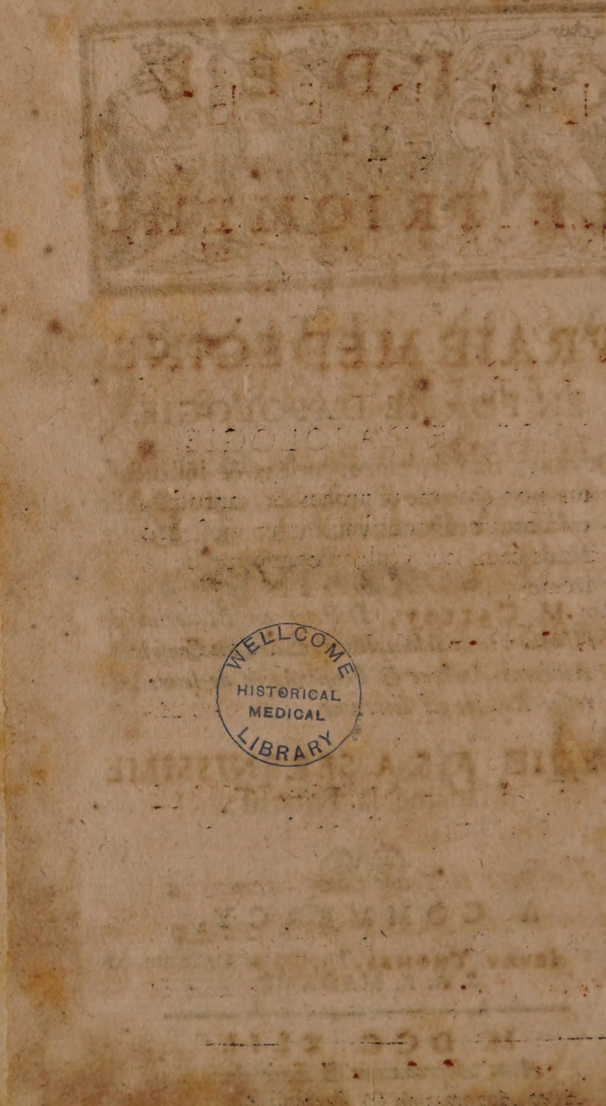


A COMMERCY,

Chez HENRY THOMAS, Imprimeur Ordinaire de S. A. R. MADAME.

M. DCC. XLII.

Avec Approbation & Permiſſion.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



A SON ALTESSE SERENISSIME MADAME LA PRINCESSE CHARLOTTE DE LORRAINE, ABBESSE DE REMIREMONT.

MADAME,

J'aspire depuis long-temps à l'honneur de donner à VOTRE

ALTESSE SERENISSIME *une preuve ſenſible de ma plus vive reconnoiſſance : j'en ai toujours recherché l'occaſion, je la trouve.*

J'ai à Lui preſenter en cette nouvelle année le Triomphe de la Medecine, je lui en fais hommage, & Elle d'aigne ſe faire un plaiſir de l'agréer. C'eſt un vrai Triomphe pour cette noble Science, que de paroître en public ſous de ſi favorables auſpices.

Elle eut déja un accès favorable chez VOTRE ALTESSE SERENISSIME, *ſur-tout dans ces tems fâcheux, où cette hydeuſe maladie qui ſe plaît à défigurer, & qui auroit voulu ternir la beauté même, oſa penetrer juſqu'à Vous, & Vous lancer ſes traits les plus aigus & les plus dangereux.*

La Medecine vint au ſecours,

elle combattit pour vous ; Vous combatîtes avec elle ; Vous triomphâtes, & Vous la fîtes triompher. La maladie vaincuë fut contrainte de ſe retirer avec la honte de n'avoir pû laiſſer ſur aucun de vos charmes le moindre veſtige de ſa jalouſe malignité.

Le Ciel fut propice à nos vœux ; & comment ne l'auroit-il pas été ? Vous lui avez toujours été agréable ; il Vous a deſtinée pour être le modele des grandes ames, & Vous avez toujours ſoutenu ce caractere ; Il vous a douée de toutes les perfections de l'eſprit & du corps, & vous en ſavez faire un digne uſage ; il vous a miſe en état de manifeſter votre grand cœur, & Vous ne mettez point de borne à vos bienfaits. Liberale envers tous, & preſ-

qu' à l'excès ; Combien ne se sont-ils pas ressentis des douces influences de cette générosité, que Vous savez accompagner de tant de grace ?

Qu'il me soit permis, MADAME, *de me féliciter d'y avoir eu part ; de publier par tout que j'en conserve encore de precieux monumens ; que votre plus grand plaisir est de faire sans cesse du bien, sans cependant croire jamais en faire assez.*

Que ne dirois-je pas, si cette modestie qui accompagne toutes vos démarches & toutes vos actions, ne mettoit des bornes à tout ce que je pourrois dire ; Mais si elle impose silence à mes discours, j'espere qu'elle n'interdira pas à mon cœur le libre privilege de former les vœux les plus favorables & les plus

ſinceres pour l'heureuſe proſpérité de VOTRE ALTESSE SERENISSIME.

Vivez donc, PRINCESSE ACCOMPLIE, *& digne de tous les eloges, comme des premiers Trônes. Puiſſiez-vous, ſelon mes ſouhaits, voir écouler des ſiécles.*

Que la Medecine triomphe dans tous les cas où la maladie voudroit interrompre le cours d'une ſi belle vie, ou plûtôt qu'elle ſoit diſpenſée de ce triomphe; Qu'une ſanté des plus longue & toujours conſtante, faſſe paiſiblement couler dans vos veines l'auguſte & Royal Sang des Heros dont Vous êtes iſſuë.

Vous triomphez ſur tous les cœurs, puiſſiez-vous vivre auſſi long-temps que vous y triompherez, & alors on verra reparoître en vous les années de Neſtor.

Vivez, MADAME, vivez pour la ſatisfaction de votre royale & auguſte Famille, dont les grands cœurs ſi ſemblables, & ſi bien unis; ſe diſputent entr'eux les plus ſenſibles marques d'une amitié ſincere & reciproque.

Vivez ſur-tout pour l'heureuſe conſervation & les delices de la plus tendre des Meres, dont la ſanté nous ſera toujours precieuſe, à qui votre preſence & vos ſoins continuels & prevenans prolongent & font couler des jours plus tranquiles & plus doux.

Vivez pour le bonheur de ſes Sujets, & de tous ceux qui vous ſont conſtamment attachez, vous en êtes le refuge & l'appui. Vivez pour leur fournir l'exemple des vertus dont vous êtes le modele. Vivez en-

fin pour continuer à les cherir, & les faire triompher en vous, comme vous triomphez en eux.

Ce seront toujours les vœux & les ardens souhaits de celui qui ne cessera de se dire avec la plus juste & la plus forte reconnoissance, accompagnée d'un très-profond respect,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le très-humble, très-obéissant,
& tres-soumis serviteur,
CALLOT, D. M.

AVANT-PROPOS
Qu'il eſt bon de lire.

QUoiqu'il ſemble que l'Ouvrage que j'expoſe aux yeux du Public, n'ait pour but que ce qui concerne la Medecine, & qu'on ne puiſſe en connoître, ſans y être initié ; je puis aſſurer néanmoins qu'il n'eſt pas au-deſſus de la portée d'un chacun, & que toute perſonne, de quelque ſexe & condition qu'elle ſoit, peut y trouver aiſément une utile inſtruction.

Chacun eſt intereſſé à conſerver ou à rétablir ſa ſanté, ou celle des perſonnes auſquelles il prend part ; à faire choix de ceux qui ſont les plus capables de parve-

nir à ce but; à ſavoir la conduite qu'on doit obſerver dans les cas de maladie; à connoître & empêcher les abus qui ſe gliſſent alors, & les dangers auſquels ſouvent on ſe trouve expoſé, lorſque ces abus ont une fois prévalu.

C'eſt pour les détourner, les prévenir, & mettre le public au fait de ces connoiſſances que je me ſuis propoſé d'entrer à ce ſujet dans un petit détail, qui loin d'être ennuyeux, ſervira, comme je l'eſpere, d'un honnête délaſſement, ou d'une eſpece d'amuſement curieux, & profitable à ceux qui voudront bien le lire.

Je diviſe l'Ouvrage en trois Parties.

Dans la premiére, je fais ſentir l'idée qu'on doit avoir de la

vraie Médecine, & combien elle doit lui être avantageuſe, puiſque ſon origine émane de Dieu même.

J'entre enſuite dans le détail des prérogatives de l'Homme qui en eſt le ſujet, & qui y eſt repreſenté comme un petit monde, y joignant un paralelle de ce qui lui eſt de plus commun avec le grand monde.

Enſuite on y reconnoît l'excellence de la fin que la Médecine ſe propoſe, qui eſt la conſervation ou le rétabliſſement de la ſanté conſiderée dans ſes trois états differens, ou comme preſente & vigoureuſe, ou comme chancelante & menacée, ou enfin comme abatuë & détruite.

J'y fais connoître que la Me-

decine, loin d'être une ſcience conjecturale & trop bornée, eſt au contraire une ſcience ſolide & vaſte par l'étenduë de ſes connoiſſances.

Enfin que cette même ſcience eſt d'autant plus recommandable, qu'elle eſt difficile à cultiver, & délicate dans ſa pratique.

Dans la ſeconde partie qui eſt beaucoup plus abregée, j'y donne l'idée, & j'y dépeins les caracteres du vrai Medecin, de l'Empyrique & du Charlatan, en quoi il ſera facile de les diſtinguer, & de ſentir la difference que l'on en doit faire.

Dans la troiſiéme Partie, j'entre dans le détail des differens abus qui ſe gliſſent, tant pour l'exercice de la Medecine, que pour

la conduite des malades. J'en tire la ſource, & de la part des membres de la Medecine, & de la part du public ; enſuite je fais connoître les abus particuliers, occaſionnés de la part des malades, des aſſiſtans, & du défaut des ſecours exterieurs.

Je tâche enfin de répondre à differentes objections que l'on fait pour l'ordinaire ſans beaucoup de fondement, & par ces mêmes reponſes je combats encore d'autres abus generaux.

Mon deſſein & mon travail ne ſeront pas infructueux, s'ils peuvent contribuer à la réforme des abus ſuſdits, & au ſoulagement des malades, pour leſquels je m'intereſſe particuliérement.

Joüiſſez-en vous-même, LECTEUR, & tâchez, dans l'occaſion, d'en faire un bon uſage.





PREFACE.

LA VRAIE MEDECINE considerée en elle-même n'a besoin ni d'apologie, ni d'éloge, aprés celui que l'Esprit Saint en a fait au livre de l'Ecclésiastique en ces termes.

Rendez au Medecin l'honneur qui lui est dû, parce qu'il est nécessaire : c'est le Très-Haut qui l'a créé... Toute Medecine vient de Dieu, & elle recevra des presens du Roi... La science du Medecin l'élevera en honneur, & il sera loué devant les Grands... C'est le Très-Haut qui a produit de la terre tout ce qui guérit, & Eccli. c. 38. v. 1. 2. 3. 4.

l'homme ſage ne s'en éloignera pas....

Ibid. v. 6. 7. Dieu a fait connoître aux hommes la vertu des plantes, le Très-Haut leur en a donné la ſcience, afin qu'ils l'honoraſſent dans ſes merveilles... Il s'en ſert pour appaiſer les douleurs & guerir leurs maladies; ceux qui en ont l'art, en font des compoſitions agréables, & des onctions qui rendent la ſanté, & ils diverſifieront leurs compoſitions en mille maniéres.

Il paroît que le même Oracle a eu particuliérement le Medecin en recommendation, & qu'il veut qu'on en faſſe une eſtime ſinguliére, lorſqu'il répete & ajoute ces paroles.

Donnez lieu, & adreſſez-vous

au Medecin... Car c'eſt le Seigneur qui l'a créé ; & qu'il ne vous quitte point, parce que ſon art & ſes ſoins vous ſont néceſſaires.... Il viendra un tems que vous tomberez entre leurs mains, pour pouvoir recouvrer la ſanté. *Ibid. v. 11. 12. 13.*

Après une ſemblable recommandation, toute apologie paroîtroit inutile, ſi cet état ſi noble, ſi relevé, ſi eſſentiel, ſi néceſſaire au ſoulagement & à la conſervation du genre humain, ne ſe trouvoit comme en quelque ſorte avili & décrédité par quantité d'abus qui s'y ſont gliſſez, & ſur tout par un Charlataniſme, qui n'eſt maintenant que trop toleré & trop étendu.

La vraie Medecine que nous

appellons Dogmatique ou élective, parce qu'elle fait choix de tout ce qui eſt de meilleur, fondée ſur les grands principes de la droite raiſon & de l'expérience, telle qu'elle eſt exercée par les habiles Maîtres de l'art, devroit avoir autant de partiſans, qu'il y a d'amateurs de la vie & de la ſanté.

Il eſt vrai qu'elle en trouve parmi ces hommes prudens, chez qui les ſciences & les beaux arts trouveront toujours des protecteurs zelés, en quoi ils rendent juſtice à cette ſcience ſi avantageuſe, dont les vûës ne tendent qu'à la conſervation de l'homme, & par conſequent au bien public & particulier.

Mais comme ces genies non

moins équitables qu'éclairés, ſe trouvent de beaucoup inférieurs en nombre à ceux, qui communément ſujets à l'erreur, paroiſſent favoriſer l'Empyriſme, &entraîner par leurs ſuffrages un public encore plus aveugle, ou plus bizarre, j'ai crû qu'il étoit à propos de guérir l'aveuglement de ceux-ci, & de rectifier le vice d'une préférence ſi peu legitime, ſi erronée, ſi mal placée, en les engageant tous à peſer dans une juſte balance, après un éclairciſſement convenable, les prérogatives & les avantages des Medecins dogmatiques ſur les Empyriques, & quelle utilité le public, & eux mêmes peuvent en recevoir.

Heureux ſi par mon deſſein,

ce public trop prévenu, quoiqu'à ſon deſavantage, pouvoit une bonne fois deſſiller ſes yeux faſcinés depuis ſi long-tems, & s'appercevoir du danger certain, auquel il a la foibleſſe de s'expoſer ſi legerement.

C'eſt ce qui m'a engagé à hazarder ce petit eſſai, dans lequel j'ai crû devoir m'énoncer en langue vulgaire, tant pour l'inſtruction d'un chacun, que pour éviter par ce moyen pluſieurs termes de l'art, leſquels dans un langage moins familier ſeroient certainement au-deſſus de la portée d'une partie des Lecteurs.

Au ſurplus comme l'Amour de la vérité & de la juſtice, un zele très-ſincere pour le bien & la conſervation publique, & pour

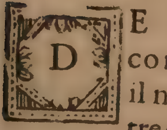
l'avantage de mes chers Compatriotes en particulier, joints à l'honneur de la Profession, sont les seuls motifs qui m'ont fait agir; j'espere que le Lecteur équitable & bienveillant ne les desapprouvera pas, & que l'amour seul de la vérité le portant à lire ce petit Ouvrage, il reconnoîtra qu'au moins elle y supplée au défaut d'érudition.



LE TRIOMPHE DE LA MEDECINE.

PREMIERE PARTIE.

Des prérogatives, de l'excellence, & des avantages de la vraie Médecine.



E TOUTES LES connoiſſances humaines, il n'en eſt point, ſans contredit, de plus interreſſante que celle qui contribuë ſpécialement & efficacement à notre propre conſervation.

Sans rien diminuer des éloges dûs à toutes les autres qu'on a tâché de perfectionner, j'oſe néanmoins avancer avec aſſurance, qu'elles ne ſont qu'acceſſoires, & qu'on ne peut

les préferer à celle dont je traite ; les unes & les autres n'aboutiſſant, ou qu'à procurer quelques avantages exterieurs, ou qu'à ſatisfaire la curioſité.

L'inſtructif, le ſatisfaiſant, mais plus encore l'utile & le néceſſaire ſe trouvent renfermés dans la ſcience pratique de la Medecine, qu'on peut regarder comme *Divine* dans ſa ſource, *Noble* dans ſon objet, *Excellente* dans ſa fin, *Vaſte* par l'étenduë de ſes connoiſſances. Science qui en renferme pluſieurs autres; qui joint l'utile à l'agréable, & le néceſſaire à l'utile. Science qui juge de la ſanté ou de la maladie, de la vie ou de la mort. Science fertile en conſeils pour la conſervation de la ſanté, & qui ſçait apporter du ſecours aux infirmités réparables. Science enfin établie de Dieu même pour la conſervation de ſon chef-d'œuvre.

Elle eſt à la vérité difficile à cultiver, & très-délicate dans ſa pratique; mais c'eſt ce qui doit en rehauſſer le

prix, c'eſt ce qui doit en augmenter l'eſtime, & la rendre plus recommandable.

Reprenons en particulier ces differens attributs, pour les mettre dans un plus beau jour, & en faire ſentir les grandes prérogatives.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ORIGINE DE LA MEDECINE.

Qu'elle tire ſa ſource de Dieu même.

LA conſervation de la vie & de la ſanté a de tout temps été le premier objet des ſoins, des travaux, de l'induſtrie des hommes. *Primùm eſt vivere.*

C'eſt pour cette fin qu'eſt établi l'uſage d'une partie des Etres créés, ſoit pour la nourriture, ſoit pour le vêtement, ou pour le ſoulagement de l'homme dans ſes travaux.

Les remédes deſtinés à rétablir cette

même ſanté lorſqu'elle ſe trouve alterée, ſont particulierement du reſſort de la Médecine.

J'ai dit qu'elle émanoit de Dieu méme, & ſans qu'il ſoit beſoin de répéter ici le Texte ſacré, cité dans la Préface, j'oſe avancer que c'eſt un preſent de ſa bonté, que c'eſt par elle qu'il fait éclater ſur nous une partie de ſes miſéricordes.

A peine le genre humain fut-il ſubmergé par un arrêt de ſa juſte colere, qu'il plût à ſa tendreſſe paternelle contracter avec la ſeule famille, dont la vertu fut épargnée, cette alliance conſtante juſqu'à nous, qui ramenant la ſérénité, rétablit l'homme dans ſes droits, le multiplia dans le ſein de la fécondité, fit tout revivre pour l'uſage de ce même homme qu'il avoit établi Roi ſur toute la terre.

Elle n'en bannit pas, il eſt vrai, les infirmités, leſquelles ſe multipliant à proportion de la décadence de la juſtice originelle, firent ſentir à l'hom-

me ſuperbe ou peu réglé, qu'il ne pouvoit ſe ſouſtraire à la ſubordination de ſon Créateur, mais que cependant il devoit tout attendre de ſes bontés.

En effet, ſi la divine ſageſſe, ſe ſert de temps en temps des maladies, comme d'autant de verges, pour punir les déréglemens des hommes, ou comme d'un frein pour réprimer la fougue de leurs paſſions, la même main guidée d'abord par ſa juſtice, bien-tôt après par ſon plus tendre amour, ne leur fournit pas moins les motifs de reconnoiſſance, qu'elle leur a fait ſentir ceux de la crainte.

Comme auteur de la nature il aime à ſe ſervir des cauſes ſecondes, auſquelles il a tranſmis, pour ainſi dire, une partie de ſes droits: c'eſt pourquoi toutes les productions émanées de ſa ſeule parole, tant dans les airs, que ſur la ſurface de la terre, & dans ſes entrailles les plus ſecrettes, ſont autant d'amples moyens de ſoulagemens pour l'homme, qu'il ſemble lui

avoir comme prodigués, & que sa clémence ne veut pas non plus qu'il néglige.

Tous ces secours tirés des volatils, des végétaux, des animaux, des mineraux, sont faits & destinés pour lui, tout cela lui est accordé, & pour ainsi dire, abandonné à sa discrétion.

Cependant comme il fait dépendre le succès ou l'inutilité, pour ne pas dire le préjudice que ces mêmes productions peuvent occasionner, du bon ou mauvais usage qu'on en fait, pour en prévenir les inconvéniens, il a suscité des hommes éclairés, studieux, attentifs observateurs, capables d'en faire une application juste, proportionnée, méthodique.

Ces hommes sincérement touchés de la triste situation des infirmes, & des dangers ausquels ils les voyoient journellement exposés, se sont entiérement dévoués à leur conservation & rétablissement, & n'ont rien négligé pour les soulager.

Veilles, Examens sérieux sur chaque maladie, & sur les divers accidens & symptômes qui l'accompagnent, ou qui la suivent; Application à connoître & à distinguer les differens tempéramens; Annotations converties par de longues & fréquentes expériences en aphorismes ou maximes presque toujours constantes; Etude de la structure du corps humain; Détail de ses parties intérieures; Attention sur les causes externes ou internes qui pouvoient donner occasion à leur dérangement & former les maladies; Recherche des préservatifs; Emploi & usage méthodique des secours propres à leur guérison, secours tirés tant des differentes productions de la nature, de leur choix, de leur préparation, que d'une industrie particuliére.

Tout a été mis en œuvre par ces Grands Hommes, dont les succès ont immortalisé les noms, & ausquels les Nations par une juste reconnoissance ont déferé les premiers honneurs.

A ces premiers Auteurs de la Médecine qui ont si bien fait profiter le talent qu'ils avoient reçu ; le Ciel a fait succeder d'autres genies encore plus éclairés ; lesquels ayant plus de talens, les firent fructifier au double.

Ceux-ci par des recherches d'autant plus exactes qu'ils avoient plus de lumiéres, ont découvert ce que la nature avoit voulu cacher aux premiers Maîtres de l'art.

Ces connoissances qui ont passé d'âge en âge ; se sont tellement accruës jusqu'à nous par la réunion d'autres découvertes confirmées par autant d'expériences qu'on doit se flatter de pouvoir agir par des principes solidement établis, nous pouvons en quelque sorte l'assurer.

La structure du corps humain s'est dévoilée à nos yeux ; Ses resorts les plus cachés nous sont découverts par le tranchant anatomique. Nous lisons dans les secrets de la nature par les yeux perçans de la Physique. Tous les

trésors de la nature, tant ceux qu'elle produit au dehors, que ceux qu'elle renferme dans le sein de la terre, & qui paroissent les plus inscrutables & les plus inalterables; ne peuvent plus résister au furet du feu subtil de la Chymie, non plus qu'à la force des dissolvans; ils sont obligés, en se décomposant, de nous accuser tous leurs principes, sans en excepter les plus volatils.

Les élémens eux-mêmes, ne sont pas à l'abri des découvertes; & l'air, quoi qu'invisible, mais contraint de céder à l'aspiration de la pompe, & à l'épreuve du Barometre & du Thermometre, est obligé de convenir de sa pesanteur, aussi-bien que de son elasticité; s'il fait quelque impression sur les Corps, par ses qualités propres, ou acquises, nous sçavons à quoi en attribuer les causes.

C'est par autant de differens moyens, que nos Heros des derniers Siécles, secondés par ces dignes artistes non

moins adroits que laborieux, ont couronné le grand œuvre de la Médecine: C'est ainsi qu'ils l'ont exaltée jusqu'au premier rang; Qu'ils en ont fait une science des plus instructives, des plus satisfaisantes, des plus utiles, des plus interressantes, des plus sublimes, des plus dignes enfin de toute l'attention de l'esprit humain.

C'est ainsi qu'ils ont justifié qu'une science aussi vaste, à laquelle toute la Nature se découvre à nud, ne pouvoit avoir pour principe que l'Auteur même de la Nature, qui semble assez l'avoir adoptée, tant par les progrès qu'il lui a facilités, que par les bénédictions qu'il répand journellement sur ceux qui l'exercent avec honneur, sur-tout dans la vuë de lui plaire, comme au Créateur de ce noble objet de la Médecine, qui va faire le sujet curieux du Chapitre suivant.

CHAPITRE II.

DE L'OBJET DE LA MEDECINE.

Que son Objet est des plus nobles.

LA Médecine ayant pour Objet ce que l'homme a de plus précieux, ce qui constituë l'homme même, je veux dire sa vie, sa santé, la conservation de son être, l'entier & parfait usage de toutes ses fonctions; C'est avec justice qu'on doit le regarder comme des plus nobles; Soit qu'on considere l'homme vivant par rapport à son origine, Soit qu'on l'examine par sa propre constitution.

Si l'on en considere l'origine, il est vrai qu'on le trouvera formé d'un limon, mais d'un limon pétri, perfectionné, annobli par la main du Tout-Puissant, animé de son soufle,

orné d'un esprit éclairé, capable des plus sublimes contemplations.

Chef-d'œuvre qu'il a établi Roi de l'Univers, qui tout vaste qu'il est n'a été fait que pour lui; Qu'il a créé à son image, & auquel il a voulu lui-même ressembler, par la forme humaine dont il s'est revêtu; Qu'il a enrichi du trésor de sa grace; Qu'il a aimé jusqu'au point de vouloir en être véritablement aimé: Ajouterai-je pour dernier caractere d'une tendresse extrême, qu'après sa chûte, il a voulu lui-même en être le Rédempteur pour lui conserver, disons mieux, pour rétablir son droit sur l'héritage qu'il lui a donné, qui n'est autre que sa possession, voulant lui-même être sa derniere fin, comme il en a voulu être le premier principe.

Voila l'homme consideré en peu par rapport à son origine.

Sa propre constitution qui nous le represente comme l'ouvrage du

Créateur, mérite le ſurplus de notre attention & de nos égards.

Excepté L'HOMME, un chef-d'œuvre ſemblable ne ſe découvre point dans toute la nature.

Un Corps, parfait aſſemblage d'organes d'une extrême délicateſſe, doués d'un ſentiment vif & exquis... Une Ame toute ſpirituelle douée de raiſon, de conception, de volonté, de diſcernement, & de choix ;... C'eſt de l'union intime de ces deux ſubſtances que reſulte le Corps humain vivant ; Voilà l'homme.

Il n'eſt pas difficile, je crois, d'en concevoir une idée noble, on ſe ſent même comme forcé de le faire.

Mais ſi nous conſiderons de plus près tout ce qui eſt de relatif entre l'homme & le grand monde, Alors ſaiſis d'admiration, nous conviendrons que c'eſt avec juſtice qu'il eſt appellé le monde en racourci, ou petit monde (*Microcoſmus*) puiſque nous y remarquons une conformité

ſenſible des principaux phenomenes, & qu'il ne ſe paſſe preſque rien de conſiderable dans ce vaſte Univers dont nous ne découvrions l'abregé dans les bornes étroites du Corps humain.

D'abord l'homme joüit à l'exté-rieur, ainſi que le Grand Monde, du même Soleil, du même air, des mê-mes élemens, du même retour des aſtres & des ſaiſons pour ſon uſage particulier, en ayant beſoin l'un & l'autre pour contribuer à remplir leurs fonctions.

Si l'aſtre lumineux du Firma-ment, que quelques-uns appellent l'ame du monde, ne ſert pas moins par ſes rayons à échauffer dans ſon tems, qu'à éclairer la terre, & s'il contribuë par le dévelopement & l'exaltation des ſucs de cette mere nourrice, à la végétation & à l'ac-croiſſement des Plantes,... l'Ame de l'homme, ce Soleil encore plus lumineux & plus agiſſant, toujours

attentive aux besoins de sa demeure, sçait, dans les mouvemens volontaires, distribuer à propos les rayons des esprits, qui dardez avec autant, ou plus de promptitude, ne sont pas moins propres à porter la chaleur & le sentiment dans toutes les parties, que nécessaires à la perfection du chyle & de la lymphe, qui sont les sucs nourriciers, & vegetatifs du Corps humain.

Si quelquefois cet Oeil celeste devient contraire & mal faisant, lorsque parvenu au suprême degré de son élevation, il nous regarde du haut de son Apogée d'un œil plus fixe, desseche nos côteaux, brûle nos campagnes, en désole toutes les beautez, laisse à peine respirer les Mortels, qu'il abat par l'ardeur d'une soif excessive... De même l'Ame voulant trop s'élever, devenuë trop altiere, & comme forcenée par la fougue des passions, sur-tout d'une colere outrée, porte le trouble &

l'incendie par tout le Corps, juſques-là, qu'allumant par ce premier feu, ce qui peut exciter une fiévre ardente, qu'une ſoif inſatiable accompagne toujours, Elle ne tarde pas à détruire le plus beau coloris, deſſeche & conſume dans peu cet humide radical, qui d'abord a réſiſté à ſes premieres ardeurs.

La moyenne région de l'air eſt tantôt agitée par des vents impetueux qui font retentir leurs ſifflemens aigus dans tous les lieux circonvoiſins, & font d'autant plus d'efforts & de violence, que la réſiſtance opposée eſt grande... Tantôt elle eſt obſcurcie par des nuages épais, formés par les couches differentes des exhalaiſons entaſſées les unes ſur les autres, dont le choc mutuel venant à déveloper les matieres ignéesqui y ſont contenuës,contribuë avec l'air qui y eſt reſſerré, à la formation des éclairs & du tonnere,& nous menace ſouvent d'orages toujours ruineux... Ainſi & de même le cen-

tre du bas ventre, ſur-tout chez les hypocondriaques, eſt ſouvent inquieté par des tourbillons de vents qui en parcourent avec bruit toute la région, non ſans de vives ſecouſſes; Ajoûtez cet amas d'humeurs fermentatives, dont les vapeurs comme autant de nuages, ſe portent tantôt vers la plus haute région, ce qui fait que la raiſon ſe trouve obſcurcie par l'alteration du cerveau, tantôt ſe précipitant vers la plus baſſe, elles y préparent des ravages dont les ſuites ſont toujours à craindre.

S'il s'éleve continuellement de la terre des exhalaiſons abondantes, les unes plus ſenſibles que les autres... Nos Corps ne tranſpirent-ils pas à chaque inſtant, quelquefois par des ſueurs très-ſenſibles, plus ſouvent par une inſenſible tranſpiration, qui ſe fait ſi abondamment, même dans l'état le plus naturel, que ſuivant le calcul de l'exact *Sanctorius* dans ſa *Aphor.* Médecine Statique, la ſeule tranſ- *58. Sect. 1.*

piration inſenſible nous dégage plus que toutes les évacuations ſenſibles rëünies ; & par une ſupputation faite de la nourriture qu'on prend avec les évacuations qui ſuccedent. Il dit qu'on perd le double & plus par la ſeule tranſpiration, que par la voye des ſelles & des urines, & que pluſieurs diſſipent en vingt-quatre heures par la tranſpiration, autant qu'ils rendent en quinze jours par les ſelles... Sur ce pied, combien grande n'eſt donc pas l'abondance de cette tranſpiration.

Ibid. Aph. 59 & 60

On trouve pareillement quelque proportion entre ce qui ſe preſente à notre vuë ſur la ſurface de la terre, ou ce qu'elle produit dans ſes entrailles, & ce que nous enviſageons ſur l'homme, ou ce qui ſe paſſe dans ſon interieur.

Si la terre nous laiſſe voir des montagnes, des collines, des vallons, des plaines... l'exterieur de l'homme nous preſente des éléva-

tions, des talus, des enfoncemens, & des ſurfaces.

Si l'agréable ſaiſon du Printems tapiſſe de fleurs les prairies, garnit les arbres de verdure, ce qui denote la plus grande vigueur de la terre & de la nature;... Le teint vermeil de la belle jeuneſſe, & cette chevelure qui ſe montre & ſe fortifie par tout où elle doit, nous dénote également la vigueur du temperament & le vrai printems de l'âge.

Que conclure au contraire du changement de cette verdure, ou de la chûte de ces feüilles qui ne fait plus qu'un deſert de ces lieux ſi volontiers fréquentés, ſinon l'approche du triſte hyver, qui vient couvrir de deüil toute la nature ? ... Concluons à peu-près de même des rides, du changement de couleur, ou de la chûte des cheveux, qui nous annoncent qu'une infirme vieilleſſe, la derniere ſaiſon de l'âge, l'ennemie des plaiſirs & des jeux,

nous menace de près, & ne nous promet plus que glace & que misere.

Quantité de fleuves & de rivieres serpentent par des canaux differens; Une multitude de fontaines prennent leur source des lieux élevés; Elles agissent toutes de concert pour arroser les campagnes, réparer leur aridité, redonner la vigueur aux plantes, faire tout fructifier, étancher la soif de tout ce qui respire, porter avec soi la fécondité par toute la terre;.... Se réünissant ensuite, elles se déchargent avec vitesse dans le vaste Océan, qu'elles reconnoissent pour leur commun centre.

Ainsi le Corps humain se trouve généralement arrosé par differens fluides qui partant du cœur comme d'un centre élevé & commun, vont par des canaux subdivisez presque à l'infini porter à chaque partie la nourriture convenable, l'humectent, la soûtiennent, la raniment, la forti-

fient, la rendent propre à ses fonctions, tandis que le surplus par sa réünion formant petit à petit de nouveaux ruisseaux toujours plus amples, se décharge ensuite dans de plus grands canaux formés par une semblable réünion des petits tuyaux, & va enfin aboutir au même cœur, comme premier centre.

Les sources simplement aqueuses ne sont pas les seules que la terre nous découvre; Il sort de ses entrailles des ruisseaux chargés de sels de toute espece, & souvent mêlés de soufre plus ou moins volatils, plus ou moins sensibles; Il y en a, dont le degré de chaleur naturelle, jointe à la qualité déterſive de leurs sels lixivieux, les rend propres pour des bains, des douches, des fomentations salutaires, elles guérissent plusieurs maladies... Aussi parmi les récrémens separés de la masse des humeurs, y en a-t-il qui contiennent des sels de l'une & de l'autre espece,

& la ſeroſité qui ſort du Corps par la voye des reins & de la veſſie, a ce degré de chaleur & cette qualité déterſive, qui n'eſt point à mépriſer pour la guériſon de pluſieurs maladies, entre autres de celles qui attaquent particuliérement la peau.

Il arrive quelquefois, même dans les plus belles ſaiſons, que les eaux débordent ſi abondamment, qu'elles inondent les campagnes, déſolent les prairies, flêtriſſent leurs productions, noyent les ſucs nourriciers des Plantes, éteignent la chaleur néceſſaire à leur maturité, entraînent les terres qu'elles ont détrempées, creuſent des ravines, déracinent les arbres, minent juſqu'aux fondemens des édifices, forment des torrens qui ruinent & abattent tout ce qu'ils rencontrent, & portent la déſolation par tout.

Il n'arrive auſſi que trop fréquemment, & à tout âge, des débordemens dans nos Corps... Les fluxions

& catharres, les rhumatiſmes, les hydropiſies en ſont autant d'eſpeces generales ou particulieres.

Ces ſortes d'inondations ne font pas moins de ravages dans le Corps humain, que les débordemens d'eau en cauſent ſur la terre, puiſque ces humeurs ſe répandant, Tantôt ſur la membrane commune des muſcles, elles en affoibliſſent le tiſſu, énervent le mouvement muſculaire; Souvent par leur acrimonie, elles irritent & cauſent des douleurs ſi vives, ſi aiguës, ſi fréquentes, qu'elles exercent long-tems la patience de ceux qu'elles affligent; Tantôt ſe portant ſur les corps glanduleux, elles en dérangent les filtrations, ou en alterent & vicient les ſucs... Si elles s'épanchent ſur les Parties nobles, elles y cauſent encore de plus grands ravages, & deviennent même capables d'en ſupprimer les fonctions... Si rompant leurs barriéres, ces ſeroſités viennent à inonder toute la ca-

pacité du bas-ventre, alors minant tous les viſceres & détruiſant la chaleur naturelle de ces Parties, elles déroutent la circulation, s'oppoſent à la perfection du chyle, & conſequemment à une juſte réparation du ſang & des eſprits; Toute l'œconomie animale ſouffre, les fonctions languiſſent, s'affoibliſſent, les Parties ceſſent de recevoir une nourriture ſuffiſante, & travaillées d'inanition, s'extenuent ſenſiblement; Tout le Corps ruinè petit-à-petit, tombe dans une langueur mortelle.

Le ſein de la terre renferme quantité de mines de Soufre & de matiéres bitumineuſes, liquides ou ſolides, leſquelles faciles à s'échauffer, à s'enflammer, ſervent à y entretenir une chaleur centrale; Quelquefois elles excitent, ſi les circonſtances le portent, des volcans furieux, non ſans beaucoup de riſque.

On doit penſer de même du Corps humain; il renferme des corps graiſ-

ſeux

ſeux qui tapiſſent preſque toute la ſurface intérieure de la peau, garniſſent abondamment l'epiploon, qu'on appelle vulgairement la toilette; enveloppent les petits reins dits ſuccenturiaux... Ces corps graiſſeux deviennent fuſibles dans les maladies que nous appellons colliquatives; qui ſont un acheminement au maraſme ou totale extenuation.

Leur uſage principal eſt pareillement d'entretenir la chaleur, auſſi-bien que la ſoupleſſe des viſceres & des parties qu'elles couvrent... Ajoûtons l'humeur bilieuſe, ſi facile, ſi prompte à s'échauffer dans ſon propre foyer; combuſtible au feu, capable d'occaſionner des tranſports furibonds, lorſque par ſon excès & ſa grande exaltation, elle vient à enflammer le ſang par une fermentation exceſſive.

On admire avec ſurpriſe toutes les differentes concretions que la terre forme dans ſon ſein, ou que

ſa ſurface nous preſente ; les plus ordinaires ſont ces amas prodigieux de pierres & de cailloux de toute eſpece.

Doit-on être moins ſurpris des concretions fréquentes & des calculs ou pierres ſi differentes en couleur, en figure, en ſolidité, qui ſe forment dans le Corps humain, mais à ſon malheur, non dans une ſeule partie ſpécialement affectée, telle que les reins ou la veſſie, où elles ſe trouvent plus ordinairement, mais encore dans les parties qui paroiſſent les plus impénétrables, ou les moins exposées, telle que la ſubſtance du foye, la ſuperficie des lobes du poulmon, où je puis atteſter en avoir vû ; le cerveau même, où l'on a trouvé la glande pineale petrifiée, on voit auſſi à l'exterieur des concretions pierreuſes ; Nous en remarquons aux jointures des mains des Gouteux, dont l'eſpece de Goute eſt dite noüée, & qui par-là devient d'au-

tant plus incurable.

Les ſecouſſes violentes d'un tremblement de terre jette quelquefois les Mortels dans une épouvante horrible... On peut apporter pour cauſe de ce Phenomene l'abondance & la rarefaction des matiéres ſubtiles, nitreuſes, alkalines & ſulphurées trop étroitement reſſerrées dans quelque partie de la terre, leſquelles faciles à prendre feu, & capables d'exploſion, au premier choc qui leur eſt communiqué par quelque cauſe que ce ſoit, ſe débandent avec impetuoſité, compriment avec violence un air renfermé, qui lui-même étant élaſtique & impatient de ſe remettre en liberté, joint ſes forces à la premiere cauſe, & par-là devient ſuffiſant pour ébranler d'une maniére ſenſible une partie de notre horizon.

L'homme eſt également ſuſceptible de fortes convulſions & de tremblemens qui ſont quelquefois frémir

les ſpectateurs... Ces accidens arrivent de même par l'effarouchement d'une liqueur exploſive, à laquelle ſe joignent des eſprits nitreux, alkalins & ſulphureux volatils de leur nature, mais troublés & agités par une cauſe étrangere, enſorte que ſe portans avec impétuoſité dans les parties, ils écartent les côtez des fibres élaſtiques avec tant de violence, qu'ils obligent leurs extremités toutes étourdies à ſe criſper ſubitement, & à rapprocher avec une viteſſe extrême l, partie mobile vers ſon point fixe, ce qui ne peut ſe faire ſans une grande ſecouſſe & un tremblement notable, ce que nous appellons convulſion, & mouvement ſpaſmodique ou convulſif.

On voit avec admiration une petite ſemence, ne portant avec ſoi dans la terre qu'un ſimple germe pour tout principe de fecondité, ſe développer, s'accroître, ſe groſſir, s'élever, ſe fortifier, s'affermir, fruc-

tifier, ſe multiplier, ſe perpetuer dans ſon ſemblable, & tout cela par les ſimples ſucs de la terre mis en mouvement, échauffés, fermentés, épurés, ſubtiliſés, filtrés, pompés, fixés derechef & conſolidés.

Mais qui n'admirera cent fois plus encore le principe de l'homme renfermé dans des bornes auſſi étroites que celles d'un petit œuf, qui ne recevant d'abord d'autre fecondité que de l'eſprit ſeminal de l'homme communiqué à la femme par l'approche des deux ſexes, acquert dans le ſein de la mere la forme de ſon ſemblable... Il en ſort comme le nouveau germe ſort de la terre, pour prendre avec moins d'obſtacle toutes ſes dimenſions & acquerir toutes les autres propriétés qui lui ſont communes avec les végetaux par les mêmes loix de la nature communiquées à la liqueur nourriciere que la mere lui fournit; mais qui de plus, par une fecondité ſurabondante, jouit du ſen-

timent & du mouvement progreſſif, & devient par un principe ſurnaturel capable de diſcernement, d'induſtrie, de réflexion, de docilité, de tendreſſe, & par toutes ces belles diſpoſitions, propre à devenir utile à la Societé.

Je ne finirois point ſur le paralelle de l'homme avec le grand monde, ſi je voulois entrer dans un détail circonſtancié de tous les rapports qu'on peut y trouver ... Mais comme je me ſuis déja aſſez étendu dans ce Chapitre, j'ajouterai ſeulement qu'on découvre encore en racourci dans le Corps humain ce que la belle Mechanique nous offre de plus curieux... Joints ou Articulations, Forces de Leviers, Régles de mouvement, Statique, Hydraulique, Optique, tout cela s'y rencontre avec toutes les proportions Geométriques qui y ſont exactement obſervées.

A l'aſpect de tant de merveilles dans la ſtructure de l'homme vivant,

peut-on ſe défendre, ou pour mieux dire, n'eſt-on pas forcé de convenir que de tous les Etres ſenſibles il n'en eſt point de plus régulier, de plus achevé, de plus admirable, & de plus noble que ce Chef-d'œuvre parfait que la Médecine a préciſément en vûë, & dont la conſervation eſt l'unique fin qu'elle ſe propoſe ; voyon l'excellence de cette fin.

CHAPITRE III.

DE LA FIN DE LA MEDECINE.

Que cette Fin eſt excellente.

L'Objet de la Médecine étant des plus nobles, la fin qu'elle ſe propoſe ne peut être qu'excellente.

Cette fin principale à laquelle aboutiſſent toutes ſes attentions & ſes ſoins, c'eſt la conſervation, ou le rétabliſſement de la ſanté, qu'on

peut considerer en trois états differens,... Ou comme presente & vigoureuse,... Ou comme chancelante & menacée,... Ou enfin comme abattuë & détruite.

Si elle est presente, la Médecine coopere à son entretien & à sa conservation, tant par ses avis salutaires, que par les connoissances qu'elle donne de tout ce qui peut favoriser cet heureux état... Connoissances prises du choix de l'air, du régime, des exercices convenables, & de tout ce qui est analogue & propre à la situation presente : Elle a soin aussi de proportionner les réparations à ce qui s'échape continuellement de nos Corps, ou à entretenir exactement les évacuations nécessaires.

Si la santé devient chancelante, alors la Médecine qui prévoit le danger, sçait user de précautions, non seulement pour affoiblir l'ennemi qui menace, mais pour le derouter & le mettre en fuite ; Après quoi

mettant en œuvre les Préservatifs, elle fortifie de plus en plus son sujet, pour le mettre à l'abri d'une seconde insulte.

Mais si par la surprise d'un puissant ennemi, ou par une négligence toujours blâmable, la santé se trouve enfin abattuë ou détruite ; la Médecine toujours compâtissante & active, redouble en ce cas tous ses efforts pour surmonter, s'il est possible, ce dangereux adversaire, ou l'obliger au moins à une capitulation favorable ; à cet effet elle met tout en œuvre.

1°. De la part du Médecin... Elle l'engage à des visites plus fréquentes, à des soins plus assidus, à des complaisances lègitimes, à observer tout ce qui se passe à l'égard du Malade, à des réflexions sur le passé, le present & l'avenir, & à donner des ordres pour pourvoir à tout.

2°. De la part du Malade... Elle l'exhorte d'abord à la patience, &

à ne point aigrir le mal par des troubles d'esprit ou des agitations volontaires; ensuite a la confiance & à la docilité, tant envers le Medecin, qu'envers les Infirmiers ; à l'exactitude à prendre regulierement & à propos ce qui lui est prescrit, ou d'ailleurs nécessaire ; enfin à se contenir selon qu'il convient.

3°. De la part des assistans, ou des personnes qui prêtent leurs secours. Elle les invite à être doux & compatissans envers les infirmes, mais non pas avec cette molle complaisance qui accorde plus qu'on ne doit, & qui loin d'être avantageuse au malade, lui devient souvent préjudiciable. Elle les invite de plus à être assidus, exacts, veridiques dans le rapport qu'ils font au Medecin sur ce qui s'est passé pendant son absence, afin qu'il en tire d'autant mieux ses indications ; à servir proprement & ponctuellement le malade aux heures prescrites, & à ne parler devant lui qu'à propos.

4°. Enfin de la part des ſecours extérieurs. Elle fait connoître qu'on n'en doit épargner aucun de ceux qu'on juge néceſſaires pour récuperer ce prétieux treſor de la ſanté, auſſi ſçait-elle les raſſembler en temps & lieu.

Secours tirés de ce qui doit ſervir à ſubſtanter le malade, ou à le garantir des injures extérieures. Secours empruntés de la Chirurgie, de la Botanique, de la Pharmacie, de la Chimie. Vegetaux, Animaux, Metaux, Mineraux, preparation de chacun de ces genres, modification, formules de toute eſpece, tout eſt mis en uſage. Il faut ſurmonter le mal, la Medecine fait ce qu'elle doit; mais s'il eſt invincible, elle fait tout ce qu'il faut pour le forcer au délai, ou du moins pour rabattre ſes fureurs, & mitiger les ſymptômes urgens.

Par de pareils efforts elle ne merite pas moins les éloges qui lui ſont dûs, elle n'a pas moins combattu pour le

rétablissement de la santé, c'est toujours son unique but, c'est la derniére fin qu'elle se propose; c'est ce même tresor auquel elle aspire, & pour qui elle sacrifie tous ses travaux.

Mais quel tresor! c'en est un avec lequel les autres biens de la vie ne doivent point entrer en comparaison: la vie même sans la santé est peu de chose, puisque, comme dit un Ancien, *vita non est vivere, sed valere.*

Seneque. Epit.

Et pour mieux le faire sentir, mettons en paralelle tous les talens & tous les autres avantages de la vie; à quoi serviront-ils? Quels fruits en pourra-t-on tirer, si la santé ne les accompagne par tout, & ne les favorise?

Talens de l'esprit... Je veux qu'ils ayent été cultivés à la faveur d'une santé primitive, & d'une organisation conforme & légitime; C'est donc à elle à qui on en est redevable. Mais si nonobstant ces heureuses dispositions de l'ame, les organes viennent à s'affoiblir par le défaut de cette santé, que

deviendront toutes ces belles lumiéres? Auront-elles tout leur éclat durant la maladie? Nullement; ce ne ſera que le rétabliſſement de la ſanté qui leur rendra leur premiére vigueur, & qui pourra y ajoûter un nouveau brillant.

Avantages du côté du corps. L'éclat exterieur, la régularité des traits, l'agilité, la ſoupleſſe, la dexterité ne tiennent pas long-tems, lorſque la ſanté ménace ruine: ſi tous ces avantages ſubſiſtent ou ſe reparent, ce n'eſt qu'à ſon maintien ou à ſon rétabliſſement qu'ils en ſont pareillement redevables.

Avantages du côté des biens de la fortune... Honneurs, Dignités, Emplois... Les Infirmes ne ſont gueres ſenſibles aux premiers, ils ſentent même aſſez leur foible; Ils ſont encore moins en état de ſatisfaire aux devoirs des ſeconds.

A l'égard des richeſſes, à quoi leur ſervent-elles? Eux qui ne peuvent en

faire uſage, & qui voudroient pouvoir acheter la ſanté au prix de ces mêmes biens.

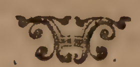
Etre au milieu de l'abondance, & ne rien appéter; avoir une table garnie des mets les plus exquis, & trouver tout inſipide; ſe trouver dans le centre des plaiſirs ſans pouvoir en goûter aucun; paroître dans l'éclat & la magnificence, & être accablé de langueur & d'ennui, voilà le ſort d'un homme aiſé, mais infirme. Il a de quoi ſe procurer une grande partie des agrémens de la vie, cela eſt vrai; mais la ſanté lui manque, & tout lui repugne: il vit, mais il ne jouit pas même de la vie.

Si nous enviſageons au contraire quelqu'un jouiſſant d'une pleine ſanté, quoique dénué des avantages ſuſdits, On y voit le contentement & la joie peints ſur ſon viſage; un eſprit gay, une humeur enjouée regne toujours chez lui;ſon appetit lui tient lieu de mets exquis, la nourriture lui pro-

ſite, il goûte autant de plaiſirs qu'il a de ſens, & les goûte dans toute leur étenduë. Diſpos, & propre à executer ce qu'il entreprend ſuivant ſa portée, la ſanté lui tient lieu d'abondance; Il vit, & vit content de ſon ſort.

Quel treſor n'eſt-ce donc pas que la ſanté, & quelle eſtime ne doit-on pas faire d'une ſcience qui fait ſon capital de la conſerver ou de la rétablir.

Mais par quelle vaſte étenduë de connoiſſances la Medecine ne nous conduit-elle pas à cette noble fin? C'eſt ce que nous allons développer dans le Chapitre ſuivant.



CHAPITRE IV.

Que la Medecine èst une science solide & vaste par l'etenduë de ses connoissances.

LOin que la Medecine agisse au hazard, comme plusieurs se l'imaginent; On doit croire au contraire qu'elle ne manque pas de lumieres pour agir avec assurance, puisqu'elle renferme un si grand nombre de connoissances, qu'à peine la vie de l'homme fournit-elle un tems suffisant pour les acquerir... Aussi ce Vieillard vénerable qui fut surnommé Divin, ce premier Heros de la Medecine qui en connoissoit l'etenduë & les difficultés n'a pas hésité de commencer son excellent Livre des Aphorismes, qui sont autant d'Apophtegmes ou de Sentences, par dire que la vie étoit courte, & que l'Art étoit long. *Vita brevis, ars longa.* En

Hippoc. Aph. 1. sect. 1.

En effet, ſoit qu'on conſidere tout ce dont elle traite, ſoit qu'on ait égard à toutes ſes obſervations, ſoit qu'on jette les yeux ſur le prodigieux nombre d'experiences qu'elle a faites ſur toute ſorte de ſujets, on trouvera que c'eſt un Ocean à approfondir ; qu'il y a de quoi occuper l'homme le plus laborieux pendant un grand nombre d'années.

On me dira peut-être : Si la Medecine agit par des principes certains, avec des lumieres ſi ſures, Pourquoi tant de ſuccès manqués ? Pourquoi des prognoſtics ſouvent ſi contraires à l'évenement ?

Ce n'eſt point encore ici le lieu de repondre aux objections, cela m'écarteroit trop de mon ſujet ; je renvoye le Lecteur à la derniere partie de cet Ouvrage deſtinée à ces réponſes. Je me contente ici de dire qu'on ne doit pas en accuſer inconſidérément la Medecine, & que ces defauts ont d'autres ſources.

Je reviens à faire connoître l'étenduë des connoiſſances qu'elle fournit par un abregé ſuccint & methodique de ſes differens traités.

Pour entrer dans ce detail. C'eſt d'abord une maxime reçuë, qu'on commence ſeulement à devenir Medecin, lorſqu'on finit d'être Phyſicien : *Ubi deficit Phyſicus, incipit Medicus.*

Cette belle ſcience ſuppoſée acquiſe, au moins à un certain degré néceſſaire à celui qui aſpire légitimement à l'étude de la Medecine à laquelle elle donne ouverture ; Alors celle-ci conduiſant ſon Eleve comme par la main, après lui avoir fait developper & demontrer tous les reſſorts de ſon ſujet ſur le theatre Anatomique, elle commence par lui donner la connoiſſance de ſes principes elementaires.

Connoiſſance fondée ſur une analyſe exacte des parties ſolides ou liquides, operée par le moyen du feu, ce

dissolvant universel; Sel, Soufre, Esprit, Terre, Phlegme, tout s'y developpe; elle en fait sentir la nature, les differences, les propriétés, les usages, tant par la force du raisonnement, que par des expériences réïterées, & toujours confirmées.

De-là passant à l'explication de la structure particuliere du Corps Humain, elle y considere & approfondit tout ce qui entre essentiellement dans sa composition, à quoi elle donne le nom de choses naturelles. Elle y traite des humeurs de toute espece, de leur mutuelle proportion d'où resulte la difference des temperamens & les diverses inclinations du sujet. Elle en découvre l'origine, les filtres, les reservoirs, la route, la nature, les proprietés, les usages: elle fait de même à l'égard des esprits animaux, qu'on nomme archées ou principaux moteurs de toute la machine.

Elle y examine aussi les parties solides, tant similaires qu'organiques;

dont la differente conformation les rend propres chacune à des uſages particuliers, ce qui établit les facultés, d'où reſultent les fonctions qu'elle explique d'une maniere ſatisfaiſante; enſorte qu'on peut regarder cette partie de la Medecine qu'on nomme Phyſiologie; comme une Phyſique approfondie convenablement à la nature humaine.

Après avoir donné une notion ſuffiſante de ſon ſujet, ou des choſes naturelles qui le compoſent, elle donne une idée generale de ce qui peut troubler ou renverſer l'ordre de cette compoſition, ce qu'elle appelle les choſes contre nature. Elle y traite en general de la maladie, de ſes differences eſſentielles & accidentelles; des cauſes generales & particulieres des maladies; des ſymptômes ou ſuites neceſſaires qui en reſultent, & qui conſiſtent dans la léſion des fonctions vitales, naturelles ou animales.

Enſuite parcourant les ſignes, tan

ceux qu'elle appelle diagnoſtics, que les prognoſtics, elle fait connoître le caractere de la maladie, & en preſſentir l'évenement.

Voilà ſur quoi eſt fondée la théorie de la Medecine; Voilà le flambeau qu'elle fournit à ſes éleves, pour les conduire dans la voie droite, & ſans lequel il eſt dangereux de s'écarter; Voilà l'introduction qu'elle a jugé neceſſaire à ſa pratique.

Pour les y conduire par degré & d'une maniere methodique, elle leur fait d'abord ſentir combien le bon ou mauvais uſage des choſes qu'elle appelle non naturelles, peut contribuer ou nuire à la ſanté, & former les maladies.

C'eſt pourquoi entrant dans un détail ſur la temperature ou l'intemperie de l'Air, des Vents, des Saiſons, ſur la nature des Alimens, ſur les différens exercices, ſur la durée du repos, des veilles, du ſommeil, ſur la force des paſſions auſquelles l'homme

eſt aſſujetti, ſur l'abondance ou la ſuppreſſion des évacuations qui doivent ſe faire, ou non, elle en examine & en accuſe les bonnes ou mauvaiſes qualités, la convenance ou diſconvenance, en détermine la quantité, la modification, les tems propres, & les bornes.

Enſuite de ce détail & de cet examen, pour prévenir les dérangemens que le mauvais uſage de ces mêmes choſes pourroit avoir occaſionné, ou pour remedier à ces mêmes dérangemens lorſqu'ils ſont arrivés, elle en fait connoître les moyens les plus ſûrs... Moyens tirés d'abord des indications ou des motifs qui donnent lieu d'agir de telle ou telle maniere; De l'indicant ou de ce qui donne lieu à ces mêmes motifs, & enfin de ce qui eſt indiqué, tant par les motifs, que par la choſe même qui indique.

Sa prudence ayant une fois fixé ſes indications priſes tant des cauſes

morbifiques, que des maladies mêmes, ou dérangemens arrivés, ſoit dans les ſolides ou dans les fluides, ou même dans tous les deux, & des ſymptomes ou léſions notables des fonctions vitales, naturelles, ou animales; Fondée ſur les motifs qui la font agir, elle va puiſer dans les ſources qui lui ſont reſervées, tous les ſecours dont elle a beſoin, ſoit pour combattre la cauſe morbifique, ſoit pour dérouter & affoiblir la maladie, ſoit pour mitiger & abattre les ſymptomes les plus urgens.

Mais dans quel vaſte champ toutes ces reſſources ne ſe réüniſſent-elles pas pour ſatisfaire à ces beſoins? .. La Botanique, la Chirurgie, la Pharmacie, la Chymie, les Animaux, les Metaux, les Mineraux de toute eſpece s'y offrent à découvert, c'eſt à elle à choiſir, & même à les réünir; elle les montre à ſes Eleves, elle leur en donne la connoiſſance, les y fait puiſer avec diſcretion, les inſtruit

ſur leur préparation, & leur enſeigne à s'en ſervir à une doſe juſte & proportionnée, & à en faire une application convenable & methodique.

Ce n'eſt pas tout, il faut qu'elle entre dans le détail de toutes les maladies qui peuvent attaquer le Corps humain, depuis le ſommet de la tête juſqu'aux extremités, n'y ayant pas une partie, ſoit ſimilaire ou organique, quelque mince & délicate qu'elle ſoit, qui ne puiſſe être affectée d'une maniere particuliere.

La difference du Sexe, des âges, des pays mêmes qui ont leurs maladies endemiques ou particulieres à la Nation, fournit à la Médecine un ample ſujet d'un détail particulier, auſſi-bien que les maladies venimeuſes, contagieuſes, hereditaires, & d'autres qu'on appelle épidemiques & ſporadiques, qui ſont des maladies plus ou moins generales, ſelon que la cauſe a plus ou moins de force ou d'étenduë.

A ce détail ſuccint, s'apperçoit-on de la ſolidité & de la vaſte étenduë des connoiſſances de la Medecine? Eſt-ce à tort que l'Auteur des Aphoriſmes a dit que la vie eſt courte, & l'Art long.

J'ai ajoûté que cette Science en renfermoit pluſieurs autres;... Car, outre la Phyſique dont un Médecin doit ſe faire une étude particuliere pour en avoir une connoiſſance ſuffiſante, à pouvoir rendre raiſon tant des cauſes externes & internes des maladies, que des fonctions principales du Corps humain d'une maniere qui ſatisfaſſe; Il doit avoir au moins quelque notion de l'Optique, pour ſçavoir comment ſe fait la viſion, ce qui en peut occaſionner les vices ou la privation... De la Catoptrique ou de la Dioptrique, pour rendre raiſon des differentes modifications, des rayons de lumiere, ſoit dans leurs réflexions, ſoit dans leurs refractions, qui ſe

ſont differemment ſuivant la differente diſpoſition du milieu par où ils paſſent, tels que les tuniques & les humeurs des yeux, ce qui donne lieu à des effets tout differens, en ſorte que les uns ne voyent que de bien près, les autres que de loin; les objets paroiſſent tantôt plus diſtincts, tantôt plus confus, plus grands ou plus petits, plus proches, ou plus éloignés.

Il doit avoir encore une idée des Méchaniques, ſur tout à l'égard des forces mouvantes; les fonctions du Corps humain n'étant operées que par un pur Méchaniſme, à l'aide des os, des ligamens, des tendons, des muſcles, qui ſont comme autant de leviers, de poulies, & de cordages mis en mouvement par le Sang & les Eſprits qui y ſont pouſſez mechaniquement, ou qui y ſont déterminez par une expreſſe volonté de l'Ame dans les mouvemens que nous appellons purement volontaires.

L'Hydraulique eſt auſſi de ſon reſſort, pour ſçavoir à propos, & ſuivant le beſoin, régler le cours du Sang & des Liqueurs, tantôt vers les Parties ſuperieures, tantôt vers les inferieures, par le moyen des frictions des ventouſes & ſcarifications, des ſaignées dérivatives ou révulſives, dont celles-ci faites dans une partie oppoſée, détournent le ſang de celle qui ſe trouve engorgée ; Tandis que celles qui ſont dérivatives le déterminent dans la partie même où elles ſont faites, ce qui eſt très à conſiderer dans la pratique, & ce qui mérite ſouvent conſultation... Il en eſt de même des autres remédes tant internes qu'externes... Les Vomitifs déterminent par le haut, les Purgatifs par le bas ; les Sudorifiques & Diaphoretiques détournent du centre à la circonference ; les Aſtringens & les Répercuſſifs rapprochent de la circonference au centre, ce qui ne demande pas moins d'attention.

La Statique & l'Hydroſtatique ſont le grand point & le but principal de la Médecine pratique, puiſque c'eſt dans la juſte proportion des ſolides & des liquides, & dans leur veritable équilibre que conſiſte le rétabliſſement & le maintien de la ſanté.

J'ajoûte encore que la Medecine joint l'agréable à l'utile, & l'utile au néceſſaire. En effet quoi de plus agréable, de plus charmant, que toutes ces belles connoiſſances, ſur tout pour ceux qui les ont pouſſées juſqu'à ce point d'éclairciſſement qui les met en état de ſatisfaire un chacun ſur ce qu'il les importe d'être inſtruits.

Connoître la Nature dans ſes productions, dans ſes operations, dans ſes cauſes, dans ſes effets; Se connoître ſoi-même, & y reconnoître ſon Auteur, l'admirer dans ſa ſtructure, & l'admirer dans ſa ſageſſe; profiter de ſes bienfaits, & le loüer de ſes dons, de ſes libéralités, de ſa magnificence;

Voilà ce qu'insinuë la Medecine. Voilà l'utile. Et l'agreable ; Pouvoir cooperer à sa propre conservation & à celle du public; Etre en état de l'aider de ses conseils, soit pour prévenir ou pour soulager ses infirmités ; Voilà l'utile & le nécessaire ; Voilà la fin de la Medecine ; Voilà pourquoi elle a été établie de Dieu même... Y a-t-il donc rien de plus satisfaisant, de plus utile, de plus important, de plus nécessaire?

J'ai donné à entendre qu'elle jugeoit de la santé ou de la maladie, de la vie ou de la mort ; C'est un fait qu'il n'est pas difficile de prouver.

Dans cette partie de la Medecine que nous appellons Semeïotique, elle ne se contente pas de traiter des signes & symptômes qui donnent l'indication & la connoissance de la nature & des causes des maladies, lesquels nous appellons signes diagnostics ; elle y traite aussi de ceux que nous appellons prognostics, qui font probablement juger quel en sera l'évenement.

Elle y fait connoître celles qui seront d'une longue ou courte durée, celles qui seront sujettes aux recidives; celles qui pourront finir par quelque crise ; celles qui se termineront heureusement; celles enfin qui conduiront indubitablement à la mort.

Au surplus on ne doit pas s'imaginer que ce soient des simples conjectures, elle se fonde sur un grand nombre d'experiences conformes à sa théorie, qu'elles ont du depuis justifiée, en sorte qu'un Medecin qui en est bien instruit, & qui d'ailleurs se rend attentif dans ses observations, peut avec justice aspirer à la qualité qui lui est dûë de Juge de la santé ou de la maladie, de la vie ou de la mort.

Je passe legerement sur ce que j'ai avancé touchant les conseils qu'elle peut donner pour la conservation de la santé ; C'est à elle à declarer ce qui peut y nuire, & à proposer les moyens de l'éviter.

Quant aux secours qu'elle peut

fournir pour les infirmités réparables ; elle eſt pareillement en état d'y en apporter. J'ai dit aux infirmités réparables, car à l'égard des maladies qui ſont évidemment cenſées mortelles ; & qui ne peuvent aller loin, il eſt comme inutile de preſcrire des remédes, à moins que ce ne ſoit pour mitiger quelques ſymptômes, ou calmer des douleurs trop aiguës, ou pour procurer quelque prolongation, s'il eſt poſſible ; parce qu'autrement ce ſeroit les prodiguer à leur deſavantage & à celui du Medecin, qui doit ſavoir que la mort n'admet aucun remede ;

Contra vim mortis non eſt medicamen in hortis.

Et que ſuivant les Auteurs les plus ſenſés, *Non ſunt infamanda remedia quæ multis fuere ſaluti.* Auſſi rien ne décredite-t-il plus la Medecine & le remede, que lorſqu'on le donne mal-à-propos, ou qu'il n'eſt point ſuivi de l'effet qu'on s'étoit proposé.

Quoique quelques-uns ſoient d'avis qu'il vaut mieux hazarder un remede que d'abandonner un malade, *Melius eſt anceps experiri remedium, quam nullum*; Cela ne doit avoir lieu que dans les cas douteux, mais non dans ceux où l'on a tout lieu de croire qu'ils ſont abſolument inutils.

Quant aux maladies reparables, la Medecine n'eſt pas ſans ſecours : ce que j'en ai dit cy-devant, l'heureuſe & journaliere experience des ſuccès, l'aveu même de ceux qui en ont été effectivement ſoulagés, me diſpenſent d'autres preuves & d'un plus long détail.

Je ne repeterai pas non plus qu'elle a été établie de Dieu même pour la conſervation de ſon chef-d'œuvre, on l'a vû dans l'expoſé du premier chapitre.

Il me reſte à faire connoître les obſtacles qui ſe rencontrent dans l'étude & la pratique de la Medecine; c'eſt par où je vais finir cette premiere partie. CHA-

CHAPITRE V.

Que la Medecine est difficile à cultiver, & délicate dans sa pratique.

PLus les obstacles sont grands, plus ceux qui les surmontent sont-ils recommandables. C'est au grand courage, c'est à la constance du travail que la récompense est dûë.

Si la Medecine est difficile à cultiver, si elle est délicate dans sa pratique, c'est justement ce qui doit en rehausser le prix, en augmenter l'estime.

Elle est difficile à cultiver, puisque l'art étant long, & la vie trop courte, à peine celle-ci suffit-elle pour en parcourir la vaste carriere, moins encore pour en approfondir les differentes parties.

La Botanique quoique fertile & riche, déterre encore des plantes inconnuës jusqu'ici.

L'Anatomie quoique poussée à un

haut degré de perfection se flatte encore de nouvelles découvertes.

La Chirurgie quoique très-éclairée, travaille à faciliter & à perfectionner sa méthode.

A peine la Pharmacie peut-elle fournir toutes les differentes préparations qui sont de son ressort.

La Chymie nonobstant tout son travail, ses belles & curieuses recherches, est encore fort en arriere sur toutes ses prétensions.

Les nouveautez de la Nature aussi-bien que ses productions & ses effets donnent à la Medecine d'amples sujets de nouvelles dissertations pour en developer les causes & les utilités.

Je laisse à part toutes les autres parties de la Medecine dont nous avons fait mention ci-devant; & toutes ces connoissances préliminaires qu'un Medecin doit avoir, qui ne sont cependant qu'une introduction à la pratique.

Je ne parle point non plus d'une

infinité de termes étrangers, inconnus à tous autres, auſquels il faut cependant s'habituer, parce qu'ils ſe ſont perpétués juſqu'à nous, par la vénération qu'on a eu pour leurs Auteurs Grecs ou Arabes, qu'on a regardé comme les premiers Maîtres de l'Art. Toutes ces circonſtances doivent ſuffire pour faire connoître combien la Medecine eſt difficile à cultiver.

On pourra aiſément s'appercevoir & convenir que la pratique de la Médecine n'eſt pas moins épineuſe & décate, que ſa théorie eſt laborieuſe & ifficile; lorſqu'on aura d'abord fait ttention à ce que dit le même Aueur des Aphoriſmes; lequel en nous onnant à connoître combien la vie ſt courte; comparée à l'étenduë de Medecine qui demande un nombre reſqu'infini de connoiſſances, nous it ſentir en même temps les difficules qu'il y a à l'exercer.

Voici comme il s'explique par au-

tant de ſentences que de mots : *Occaſio præceps, experimentum periculoſum, judicium difficile.*

Hippoc. Aph. 1. ſect. 1.

L'Occaſion, dit-il, eſt ſubite & preſſante ; c'eſt-à-dire, le temps propre pour agir eſt prompt a s'échaper ; & ces momens une fois échapés ne reviennent plus, à cauſe du changement continuel qui ſe fait dans les maladies ou dans les malades.

L'Experience eſt dangereuſe ; C'eſt comme s'il diſoit ; l'effet des remédes, quoiqu'expérimentés, eſt ſouvent incertain & dangereux. Auſſi voit-on arriver quelquefois, que tels de ces mêmes remedes agiſſent d'une maniere dans certains ſujets qui agiſſent tout differemment dans d'autres ; Ainſi un ſimple purgatif pour celui-ci, deviendra vomitif pour celui-là, tandis que le vomitif de ſon côté n'agira quelquefois que par le bas comme purgatif ; Ainſi un ſudorifique ou un diaphoretique qui devroit pouſſer par les ſueurs ou par la tranſpiration,

deviendra diuretique, & n'agira que par la voie des urines. Un même remede qui dans les uns ne communiquera qu'un leger mouvement au ſang & aux eſprits, excitera dans les autres des agitations violentes, qui iront quelquefois juſqu'au tranſport. Chez ceux-ci la même doſe d'un narcotique n'agira qu'en procurant un leger ſommeil, tandis qu'elle cauſera dans ceux-là des affections comateuſes ou Letargiques, & ainſi des autres, ſuivant la differente diſpoſition des ſujets.

Enfin le Jugement eſt difficile ; Car quand il faut aſſeoir un jugement ſur les maladies, ſur leurs cauſes & ſur leurs ſignes, cela n'eſt pas ſans difficulté, par l'embarras qu'il y a à les diſtinguer à cauſe de leur reſſemblance avec d'autres, ou à cauſe des contrariétés qui ſe trouvent entr'elles ; C'eſt ce qui arrive ſouvent dans la complication des maladies

Ce ne ſont pas là les ſeuls embarras

où ſe trouve un Medecin ; Il s'en rencontre ſouvent quantité d'autres auſquels il doit s'attendre, dont les uns lui ſont comme néceſſaires & perſonels, les autres lui viennent de la part des malades, ou de celle des aſſiſtans, ou du défaut des choſes extérieures ; C'eſt pourquoi le même Aphoriſme ajoûte immédiatement ; *Nec ſolum oportet medicum præſtare opportuna, ſed & ægrum, & aſſidentes, & exteriora.* Ce n'eſt pas aſſez que le Medecin faſſe ſon devoir, il faut auſſi qu'il ſoit ſecondé du malade, des aſſiſtans. & des ſecours extérieurs.

De la part du Medecin : Que d'épines ! Sans compter ſes voyages, ſes fatigues, ſes démarches de jour, de nuit, & à toute heure, ſuivant l'exigence des cas, ſouvent pour ne reſpirer qu'un air malin & contagieux, au préjudice de ſa ſanté, & ne voir que des viſages triſtes, inquiets, mornes ; Que d'exactitude, d'attentions, d'obſervations ; de ménagemens, de re-

ſerve, de complaiſance, de patience, ne faut-il pas qu'il ait? On diroit qu'il eſt obligé, & tout cela ſans lui en tenir un plus grand compte, d'eſſuyer tous les caprices du malade, les queſtions vagues des perſonnes intereſſées, les importunités d'une foule de ſpectateurs, les contrariétés biſarres des femmelettes, qui faiſant les Eſculapes, s'ingerent de vouloir donner des avis qui ſouvent font impreſſion, & emportent la préference ſur l'eſprit du malade & des aſſiſtans.

Du côté du malade, Que de fantaiſies! Quoiqu'il ſoit obligé de patienter, de ſe contenir, de ſe conformer & d'obeir aux ordres du Medecin; Cependant quelle impatience de ſa part! Quelle agitation! Quelle peu de reſerve, & ſouvent quelle déſobéiſſance! On diroit que c'eſt à ce malade à donner la loi & à preſcrire.

Tantôt il veut du doux, tantôt de l'aigre; aujourd'hui le doux lui déplaît, il veut de l'amer; demain l'a-

mer lui est insupportable, il veut du sucré; Un rafraichissant seroit de son goût, tandis qu'il a besoin d'un sudorifique; Il s'épuise en sueurs, tandis qu'il lui faut des rafraîchissans. A celui-ci le purgatif est trop foible, il lui faut un vomitif; Celui-là a en horreur tout ce qui passe pour grand remede, il ne lui faut que des minoratifs, ou remedes très-legers, qui cependant sont à peine capables d'effleurer la cause du mal. Il veut veiller ou dormir à contre-temps, se lever quand bon lui semble, boire ou manger quand il lui plaît, se découvrir à son aise & suivant son bon plaisir, suivre enfin ses idées contre toutes les regles.

De la part des Assistans... Quelle peu d'attention! Il faudroit de l'exactitude à servir le Malade à point nommé, dans le tems & aux heures convenables ou prescrites; De la bienveillance & de l'attachement pour le faire avec inclination & zele; De l'assiduité pour ne point le quitter de

vuë, & être toujours prêt à le soulager dans ses besoins ou ses commodités ; De la fidélité, tant à l'égard du Malade à qui l'on doit donner fidelement les remedes & autres secours, qu'à l'égard du Médecin, auquel on doit rendre un conte juste & exact de la conduite du Malade, & de l'effet des Remédes ; De la prudence pour ne rien dire en presence du Malade qui puisse le troubler ou émouvoir ses passions ; De la perseverance ; car ce n'est pas assez d'avoir bien commencé, il faut continuer jusqu'à la fin : C'est la constance qui doit couronner l'œuvre.

Du côté des choses exterieures... A combien de circonstances ne manque-t-on pas ?... Il faudroit que tout correspondît à la vigilance & aux soins du Médecin.

Degré de chaleur, & serénité du côté de l'air ;... Situation convenable, & propreté du côté du lieu... Assujettissement à la Régle pour la

quantité, qualité, & tems convenable du côté des alimens & de la boisson... Borne du côté des veilles... Choix & modération du côté des exercices... Eloignement du côté des passions... Nulle contrainte de la nature du côté des évacuations, comme il arrive quelquefois sous prétexte de bienseance par rapport aux Compagnies, lesquelles cependant ne devroient jamais gêner un Malade; & souvent tout cela ne s'exécute pas.

Ce sont là néanmoins tout autant de circonstances nécessaires au rétablissement du Malade, & dont le manquement ou l'abus lui peuvent être d'un grand préjudice.

Que d'obstacles par conséquent ne rencontre pas un Medecin dans la pratique? Que d'épines à détourner avant de cueillir les roses? N'y en a-t-il pas plus qu'il n'en faut pour conclure que la pratique de la Médecine n'est pas moins épineuse & délicate,

que sa theorie est laborieuse & difficile.

Que tous ces obstacles néanmoins ne rebutent pas ceux qui ont de la disposition & du penchant pour un art si respectable. *Labor improbus omnia vincit. Omnia vincit amor.* S'ils y trouvent des difficultés, elles ne doivent qu'en rehausser le prix, en augmenter l'estime, la rendre plus recommandable. La source en est divine, son objet noble, sa fin excellente.

Un Medecin n'a qu'à remplir ses devoirs, & il le doit ; mais il ne doit jamais remper ni s'avilir jusqu'à essuyer, & se conformer aux caprices bizarres d'un certain public peu judicieux. On doit lui obéir & executer ses ordonnances, en ce qui concerne son ministere ; sinon il a droit & fera prudemment de se retirer.

Curavimus Babylonem & noluit sanari, derelinquamus eam.

Il doit soutenir l'honneur & la dignité de son état, mais il faut pour ce-

la, qu'il réuniſſe toutes les qualités qui diſtinguent le vrai Medecin de l'Empyrique & du Charlatan, dont nous allons faire connoître les caracteres & la difference dans la ſeconde partie de ce Traité.

Fin de la premiére Partie.



LE TRIOMPHE DE LA MEDECINE.

SECONDE PARTIE.

IDE'E DU VRAI MEDECIN, DE l'Empyrique & du Charlatan.

CHAPITRE PREMIER.

Du caractere du vrai Medecin.

DE toutes les idées qu'on peut ſe former du vrai Medecin, je n'en vois point, où toutes les qualités requiſes ſe trouvent mieux réunies que dans ces quatre mots : *Vir probus, medendi peritus.* Le vrai Medecin eſt un homme de probité, inſtruit dans l'art de remédier aux maladies.

Définition courte, mais exacte; ſimple, mais juſte.

Ainſi pour meriter ce titre avec juſtice, il faut réunir ces deux grands talens du cœur & de l'eſprit; joindre la ſcience aux bonnes mœurs, la bonne conduite aux connoiſſances néceſſaires. Nous allons développer l'un & l'autre dans chacun des articles ſuivans.

ARTICLE PREMIER.

Que le vrai Medecin doit être homme de probité.

J'Ai défini le vrai Medecin un homme de probité, & il doit effectivement l'être.

C'eſt un homme public; Il entre par tout, il communique avec toute ſorte de perſonnes; tout eſt ſous ſes yeux, on lui confie non ſeulement ſa ſanté & ſa vie, mais ſouvent encore

ſon honneur & une partie de ſes ſecrets cachés à tout autre.

Quelle obligation n'eſt-ce donc pas pour lui d'être Reſervé dans ſes actions, Diſcret dans ſes paroles, Sobre dans ſes deſirs, Prudent dans ſes avis, Moderé dans ſes paſſions, Inebranlable à la convoitiſe, Fidel au ſecret, Exact dans ſes promeſſes, Exemplaire dans ſa conduite.

Ferme dans ſes deſſeins, il ne doit avoir en vûë que tout ce qui peut contribuer à la juſte ſatisfaction de ſon malade & à ſon rétabliſſement; il ne doit point entrer dans tout le reſte.

Diſcours inutils, vaine curioſité, entretiens trop longs, familiarité trop grande, viſites trop frequentes & non néceſſaires; tout cela eſt à éviter pour lui.

A la probité du vrai Medecin je joins un grand fond de religion & de morale, ſans quoi il lui ſeroit difficile de ſe ſoutenir dans toutes ſes réſolutions; & quoique le public ſoit aſ-

ſez dans une idée contraire à leur égard, c'eſt elle cependant qui doit être le fondement, l'appui, le guide & la bouſſole du vrai Medecin ; C'eſt elle qui doit diriger ſes intentions, & ſes operations.

Comme c'eſt Dieu qui benit les remedes, & de qui vient toute guériſon & tout bien, il doit l'en reconnoître l'Auteur, & lui en témoigner auſſi-bien que le malade, par la réunion de leur culte, toute leur reconnoiſſance.

En effet que pouvoir ſe promettre ſans ſon ſecours ?

Ni Deus adfuerit, vireſque infuderit herbis,
Quid rogo Dictamnus, quid Panacæa prodeſt ?

Voilà en peu de mots le caractere de probité que doit avoir un Medecin, ſans quoi il ne doit point aſpirer ni à ce rang, ni à l'honneur qui y eſt attaché.

Car ſi l'on ſuppoſe d'ailleurs un Medecin

Medecin, quoique sçavant, mais inconsideré dans ses actions, indiscret dans ses paroles, dereglé dans ses desirs, precipité dans ses avis, sujet à ses passions, susceptible à la convoitise, infidele au secret, volage dans ses promesses, scandaleux dans sa conduite, vainement curieux, ennuyeux par ses longs discours, outré dans ses entretiens, familier à l'excès, importun par trop de visites, de plus sans religion & sans regle; Oú sera la confiance qu'on aura en lui? Que deviendra son crédit? Oú pourra-t-il avoir accès? Quel emploi, quel cas en fera-t'on? Ses Confreres même auront peine à l'avouer, à sympatiser avec lui, à le souffrir dans les consultations.

Le caractere de probité est donc essentiel à un vrai Medecin; mais il faut aussi qu'aux talens du cœur il joigne ceux de l'esprit, & aux bonnes mœurs les connoissances nécessaires, c'est ce que nous allons tâcher de faire connoître dans ce second article.

ARTICLE II.

Que le vrai Medecin doit être instruit dans l'art de remédier aux maladies.

LA probité ſans la ſcience ne fait pas le Medecin, & la ſcience ſans la probité ne fait pas le vrai ou parfait Medecin ; il faut donc l'un & l'autre pour le perfectionner & l'accomplir.

La ſcience ſans la probité ne fait pas le parfait Medecin ; Nous venons de le voir dans l'article precedent.

La probité ſans la ſcience fait à la verité l'honnête homme ; mais non pas le Medecin ; Il faut de plus les connoiſſances néceſſaires.

Il s'agit de guérir, & non préciſément d'édifier; il faut ſoulager un Malade, & ne pas ſe contenter de l'amuſer. Il eſt bon de plaire, mais il faut agir ; On peut donner des raiſons, mais il faut des effets. Edifier & agir,

c'est ce qu'il faut faire ; Plaire & guérir ; c'est le tout. Alors le vrai Medecin est parvenu à son but, c'est en quoi on le reconnoît.

Rendre raison de ce qu'on fait, N'agir que par les justes connoissances de l'Art, & suivant les regles de la bonne methode, c'est ce que j'apelle un Medecin.

Mais que de lumieres ne doit-il pas avoir pour en venir là. Il faut d'abord qu'il soit initié dans les belles lettres pour pouvoir entendre & interpreter les Autheurs ; Qu'il soit Philosophe ; mais particuliérement Physicien ; Qu'il soit instruit à fonds de toutes les parties de la Medecine Théorique ; dont nous avons fait mention dans le quatriéme Chapitre de la premiére partie de ce Traité ; Qu'il ait une idée suffisante de l'Anatomie ; Qu'il connoisse la situation & l'usage de chaque partie, & de tous les visceres du Corps humain ; Qu'il ait une teinture au moins theorique des Arts auxiliaires de la Medecine ; tels que la Pharma-

cie, la Chirurgie, la Chymie... Qu'il connoiſſe du moins la vertu des Plantes uſuelles, & des autres médicamens qui compoſent la matiere Médicale... Qu'il ſçache les differentes manieres de les préparer; de les formuler; de les ordonner; Quand, & de quelle maniere on doit les donner; A quelle doſe & avec quelle précaution; Qu'il ait étudié l'hiſtoire de toutes les Maladies, leurs cauſes, leurs ſignes, leurs ſymptomes; Qu'il ſçache en faire la difference, & connoître leurs complications; Enfin qu'il ſoit en état d'en porter ſon jugement, & d'en remplir les indications.

Que d'étude, Que de mémoire, Que d'application, Que de jugement, Que de prudence, Que de réflexion, Que d'aſſiduité tout cela ne demande-t-il pas?

Lorſqu'un Médecin a rempli tous ces devoirs, on peut dire qu'il eſt inſtruit; Voilà par où le vrai Méde-

cin doit se distinguer de l'Empyrique & du Charlatan, voilà ce qui en fait le contraste, ainsi que nous allons le faire voir au Chapitre suivant.

CHAPITRE II.

Du caractere de l'Empyrique & du Charlatan.

ON appelle proprement un Empyrique, un homme qui se mêle & se vante de guérir les Maladies par de certains remedes ausquels il donne le nom de Secrets, qu'il dit fondés sur l'expérience, & c'est delà que vient le nom d'Empyrique, du mot Grec, *Empeyra*, qui signifie Tentative, ou Epreuve.

Ces sortes d'Empyriques ne s'attachant point à la méthode de guérir, qu'ils ignorent pour l'ordinaire, ne font nulle attention à la cause

des Maladies ni à leurs ſymptomes, non plus qu'à l'état du Malade, ni ſi ſes forces peuvent ſupporter, ou non, leur remede, & ſi toutes les autres circonſtances permettent de le donner.

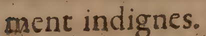
Ils croyent bruſquer la Maladie, & ſe portent fort d'en ſapper juſqu'au fondement, & cela ſouvent par des remedes trop violens, dont ils ne connoiſſent ni la nature ni les proprietés, qui laiſſent toujours de fâcheuſes impreſſions dans les Corps de ceux qui ont eu la foibleſſe d'ajouter foi à leurs belles paroles.

On peut s'appercevoir, tant par la ſuſdite étimologie, que par cette conduite ſi peu prudente, combien le hazard auroit de part au ſuccès qui pourroit arriver, & auquel on peut dire qu'eux-mêmes n'en auroient d'autre que celle d'une ſimple & temeraire épreuve.

Comme on ne doit pas faire beaucoup de difference, & qu'il n'y a

que celle du plus au moins entre ces Empyriques & les Charlatans, qui vont de Ville en Ville, de Bourgade en Bourgade, & même dans les Villages, débiter leurs Drogues à un Public fasciné & enchanté, qui en est souvent la dupe; Je crois pouvoir les renfermer, à quelque chose près, sous la même idée.

Ainsi, Je vais faire connoître que les uns & les autres étant d'un caractere bien different de celui que j'ai dit convenir au vrai Médecin; les uns & les autres en sont absolument indignes.





ARTICLE PREMIER.

Que l'Empyrique & le Charlatan ne sont rien moins qu'hommes de probité.

On appelle un homme de probité celui qui ne s'en faisant point à croire, & n'en imposant point aux autres, dirige toutes ses intentions, ses paroles, ses actions suivant l'équité, la droite raison, & une sage experience... Qui n'ayant en vûë que l'amour & l'utilité du Prochain, son honneur propre en recommandation, évite tout ce qui peut donner la moindre atteinte à l'une ou à l'autre... Qui sans se faire tort à soi-même, ni à sa fortune, se garde bien de porter aucun préjudice à celle d'autrui... Qui sçait apprétier & donner les choses à la juste valeur... Dont les mœurs enfin

& les façons d'agir s'accordent parfaitement avec la Religion...

Sincere dans ses discours, Discret dans ses paroles, Prudent dans ses entreprises, Circonspect en toute chose & en toute occasion, sa conduite ne peut qu'être generalement approuvée... A cette peinture peut-on reconnoître l'Empyrique & le Charlatan?

S'en faire trop à croire & vouloir en imposer aux autres; Entreprendre au dessus de sa portée; Vanter les choses pour ce qu'elles ne sont pas, les débiter de même; Faire un secret de ce qui ne l'est pas, & de ce qui ne doit pas l'être; Estimer comme remede ce qui est souvent très-préjudiciable, n'en connoître pas même la vertu, les propriétez, ni les consequences, le divulguer cependant comme très-assuré; Citer l'expérience à faux, tandis qu'il n'y en a pas l'ombre, & que souvent même elle dément ce qu'il a temeraire-

ment avancé, Abuser par consequent le Public; Porter obstacle à ceux qui sont avoüez être en état de le servir utilement & avec fidélité... Voilà ce que j'appelle un Empyrique, & rien moins qu'un homme de probité... Ignorant pour l'ordinaire la méthode de traiter les Maladies, Plus ignorant sur leurs causes & sur les autres circonstances, il est souvent plus propre à détruire qu'à rétablir.

Les Charlatans plus audacieux & plus temeraires, rencherissent encore sur les Empyriques: Toutes leurs intentions & leurs démarches ne tendent qu'à escroquer l'argent du Public...

Interieurement convaincus de leur ignorance; Se méfians d'eux-mêmes & des autres; N'ayans pour appui que l'imposture & la cajolerie, dans la crainte qu'ils ont que leur fourberie ne soit tôt ou tard découverte, soit par des personnes éclairées, soit par le peu de succès de ce qu'ils ont tant vanté;

Contens d'avoir garni leur bourſe, ils décampent pour aller ailleurs ſe montrer en ſpectacle ſur leur Théatre, dans l'eſperance d'y trouver d'autres dupes qu'ils amuſent par leurs boufonneries & leurs vains débits, qui ſont autant de piéges pour les faire tomber dans leurs filets.

Je ne puis m'empêcher ici de marquer ma ſurpriſe ſur l'aveuglement de ceux qui ſe laiſſent ſi aiſément ſeduire aux diſcours trompeurs de ces ſortes de gens déclarez infames de fait, par la profeſſion honteuſe qu'ils exercent, & de ce qu'une Police, d'ailleurs ſi exacte, qui ſe fait un capital de tout ce qui tend au bien public, & de réformer les abus, les admet néanmoins ſi facilement juſque dans les Villes principales.

Mais ce qui doit encore ſurprendre davantage, ce ſont les approbations & les permiſſions de ceux qui ſe piquent d'être Maîtres dans l'Art, & de l'exercer avec honneur, com-

me si dans ces endroits on manquoit de secours, tant de la part de la Medecine, que de celle de la Chirurgie & de la Pharmacie... *Numquid* Jerem. cap.8. ver.22 *resina non est in Galaad, aut Medicus non est ibi?* ... Est-il juste? Est-il prudent de sacrifier un Public aux surprises & aux enchantemens de pareils errans, dont les prétendus secrets, sur tout en fait de remedes interieurs, sont souvent vains ou pernicieux...

Je puis citer plusieurs personnes mortes, & d'autres qui sont venuës me consulter sur les fâcheux restes qu'elles en ressentoient, pour en avoir usé... J'ajoute ce raisonnement qui seul doit suffire pour détromper le Public, & le dissuader de ses préjugez.

Ou ces sortes de gens sont des ignorans & des imposteurs, ou ils sont sçavans & expérimentez.

Si ce sont des ignorans & des imposteurs, le Public a donc tort de les écouter & de s'y fier; On doit

plutôt les avoir en horreur, & rejetter avec mépris leurs discours & leurs promesses.

Si ce sont des gens rares par leurs talens & par leur expérience, pourquoi s'amusent-ils à roder en cent Lieux differens?... Que ne se rendent-ils utiles & nécessaires à leur Patrie?... Que ne fixent-ils leur sejour où une réputation bien fondée les fasse chercher avec honneur? D'ailleurs pourquoi des gens si suffisans, si fastueux, si opulens en apparence, ainsi que la plûpart voudroit l'insinuer, vont-ils se fatiguer & s'estomaquer pour ainsi dire, afin de solliciter un Manant à acheter à vil prix ce qu'ils mélangent encore à plus vil prix?... Pourquoi si ce sont gens d'honneur & de probité, s'avilissent-ils si fort par le personnage ridicule qu'ils font, & par tant de fades boufonneries.

Concluons donc qu'il n'y a chez eux qu'un esprit d'interêt, que liber-

tinage, & que fourberies, qui ne méritent que du mepris & de l'aversion; Avoüons qu'ils sont encore bien moins que les Empyriques hommes de probité.

ARTICLE II.

Que l'Empyrique & le Charlatan sont mal instruits dans l'Art de remédier aux Maladies.

N'Avoir pour l'ordinaire aucune teinture des belles Lettres; Etre par consequent hors d'état de comprendre ou d'interpréter les Auteurs; Ignorer la bonne Physique, Sçavoir à peine la définition de la Médecine, moins encore les Parties qui la composent, n'en pas même entendre le langage; N'avoir tout au plus qu'une foible connoissance de l'Anatomie, de la situation, de l'usage des

Parties & des Viſceres qui ſont renfermés dans le Corps humain, Ne point connoître la matiere Médicale ni l'uſage qu'on en doit faire, N'être point inſtruit du caractere, des cauſes & de la conduite des Maladies, Etre incapable d'en porter un jugement ſolide, & d'en remplir les indications.... Avoir plus de babil que de capacité, Donner plus de promeſſes que d'effets; C'eſt là le propre de l'Empyrique.

Cela eſt ſi vrai, que pour ne point dévoiler leur ignorance, ils évitent autant qu'ils peuvent de parler devant des Sçavans; ou ſi l'occaſion s'en preſente, ils ne s'expliquent qu'à demi mots, & en termes obſcurs ſouvent inintelligibles, à la faveur deſquels ils ſe tirent d'affaire du mieux qu'ils peuvent.

Si le hazard les admet malgré eux à la compagnie des Maîtres de l'Art, alors ils ſont ſur des épines, ils ont beau faire, leur ignorance ſe mani-

feste, & le parti le plus sûr & le plus prudent pour eux est de se retirer, ils ne sont pas dans leur centre, il ne leur faut que des gens sans Litterature, ignorans comme eux; voilà où ils brillent, où ils triomphent.

Une autre preuve manifeste encore plus forte & convaincante contre eux-mêmes, c'est qu'après qu'ils ont fait tous leurs efforts & mis en usage les remedes qu'ils ont tant prônés, le Malade ne s'en trouvant pas mieux, ou peut-être plus mal, ils ne sçavent plus où ils en sont, ni que faire au-delà; Alors ils se voyent obligez d'avoüer leur bevuë, & de convenir de leur imperitie; ils sont convaincus qu'il faut recourir au Médecin methodique, & on se trouve obligé de le faire... Preuve évidente que l'Empyrique est un homme mal instruit dans l'Art de remédier aux Maladies.

Les Charlatans doivent l'être encore moins.

Toujours errans, accoûtumés dès leur jeunesse à la fainéantise, comment prendroient-ils le tems de s'instruire ?.. Leur esprit rempli de farces & de boufonneries est encore moins susceptible du serieux de la belle Litterature ; & de la vraie Médecine.

Contens d'avoir par tradition de quoi en imposer au menu peuple, & filouter ses especes, ils se chargent plus volontiers de ce qui peut les faire parvenir à une fin aussi infame ; que de toute autre Bibliotheque propre à orner l'esprit & à former les mœurs... D'ailleurs le serieux leur déplaît, il ne leur faut que du comique, c'est là leur élement.

Après tout ce que je viens de dire, Quelle difference doit-on faire du vrai Médecin, de l'Empyrique & du Charlatan ? Le premier est un homme de probité, bien instruit dans les beaux Arts ; les deux autres manquent de probité & de science ; lequel mérite mieux la confiance &

l'eſtime publique, lequel doit-on préferer ?

Nous voyons néanmoins ſouvent arriver le contraire, & cela par quantité d'abus qui ſe gliſſent dans l'exercice de la Médecine; Nous allons en détailler les principaux, qui vont faire le ſujet de la troiſiéme Partie de cet Ouvrage.



LE TRIOMPHE DE LA MEDECINE.

TROISIEME PARTIE.

DANS LAQUELLE ON TRAITE des differens abus qui se glissent dans l'exercice de la Médecine.

CHAPITRE PREMIER.

Source de ces abus.

IL est étonnant qu'on aille contre ses propres lumieres, & contre l'aveu qu'on est obligé de faire.

On est forcé de convenir que le vrai Médecin l'emporte avec justice

ſur l'Empyrique & ſur le Charlatan, & cependant, par un abus auſſi déplorable que bizarre, on néglige le premier, pour donner aveuglément la préference aux ſeconds.

Examinons ce qui peut donner lieu aux differens abus, & quelle en eſt la véritable ſource,

Je la trouve de tout côté.... 1°. De la part des Membres même de la Médecine... 2°. De la part du Public... 3°. De la part des Malades... 4°. Enfin, De la part des Aſſiſtans.

ARTICLE PREMIER.

Abus de la part des Membres de la Médecine.

LA confuſion qui regne, ſur tout à preſent, parmi les differens Membres de l'Art, eſt par elle-mê-

me un abus qui favoriſe l'Empyriſme, & qui fait que le Public confondant aiſément l'Empyrique avec le vrai Médecin, s'adreſſe préferablement à celui-là, attiré qu'il y eſt par ſes belles promeſſes & ſon beau débit.

Il y a certains Médecins qui veulent faire les Chirurgiens, qui même s'échapent juſqu'à lâcher des remedes aſſez ordinaires.

Il y a auſſi des Chirurgiens qui veulent s'arroger la qualité de Médecin, Qui entreprennent de leur chef la cure des Maladies internes, & ont la témérité de preſcrire des Ordonnances dans les cas les plus délicats.

On voit pareillement des Apoticaires diſtribuer de leur chef des remedes internes ou externes, ſans l'ordonnance du Médecin, ou l'avis du Chirurgien ; Se mêler même de donner des conſeils ſans ſeulement avoir vû le Malade, ou ſans être bien inſ-

truit de ce dont il s'agit... Les uns & les autres ſont dans l'erreur, & tous également dignes de blâme.

Chacun doit ſe contenir & ſe renfermer dans ſa ſphere... Le Médecin dans l'examen & la conduite des Maladies... Le Chirurgien dans l'opération de la main, & la cure des Maladies exterieures... Le Pharmacien dans le choix, la préparation, le mêlange & la diſtribution des Médicamens.

Chacun de ces états par leur étenduë demande l'homme tout entier, & une application continuelle.

Je demanderois volontiers à un Médecin qui veut faire le Chirurgien, le Chymiſte ou le Pharmacien, S'il a approfondi tout ce qui eſt de ſon miniſtere; S'il peut rendre raiſon de toutes les Parties de la Médecine; S'il eſt au fait de toutes les Maladies; ſi la conduite lui en eſt facile, ſi la pratique lui eſt familiere... S'il oſe me répondre qu'oüi, & s'il le juſti-

fie; Alors charmé d'avoir trouvé un Phœnix, je le conjurerai pour le bien de l'Etat, de travailler à découvrir les Spécifiques, il aura alors suffisamment de quoi s'occuper le reste de sa vie.

Si l'on demandoit de même à un Chirurgien qui veut s'arroger la qualité de Médecin; S'il s'est rendu absolument expert dans son Art; Si l'Anatomie n'a rien de caché pour lui, & s'il la peut détailler dans son entier; Si la Chirurgie ne peut rien ajoûter à ses lumieres pour le traitement exact des Playes, des Ulceres, des Fractures, des Luxations, des Tumeurs de toute espece; S'il posséde à fond tout ce qui est de son ressort, soit pour les Bandages, les Sutures, les Accouchemens difficiles & laborieux, soit pour toutes les Operations familieres..., S'il a acquis cette dexterité, cette délicatesse, & ce point de perfection pour operer avec assurance, avec promptitude, & à la sa-

tisfaction du Malade,., *Tutò, citò, & jucundè*... S'il s'en flatte, & qu'on puisse l'en croire, Qu'il s'adonne alors à l'exercice de ce qu'on appelle les Hautes Operations qui sont aussi de son ressort; Par-là il se rendra d'autant plus utile & nécessaire au Public; Il aura de quoi s'occuper, & se fera plus d'honneur que d'entreprendre une chose qui n'est point de sa competence.

Quand un Apoticaire distribuë des remedes internes ou externes sans l'ordonnance du Médecin, ou sans l'avis du Chirurgien; Ou qu'il se mêle de donner des conseils sans seulement avoir vû le Malade, ni sans être bien instruit de ce dont il s'agit; il me semble voir un aveugle qui veut conduire un autre aveugle. On peut lui demander par quel droit, & sur quel fondement.

Est-il en droit? Est-il alors en état de décider si c'est un Sudorifique ou un Absorbant; Si c'est un Fondant

ou un Incraſſant qui convienne; Si on doit préferer ou faire préceder la Saignée à la Purgation; Si on doit préparer le Malade, ou en venir d'abord au Vomitif; S'il convient mieux de purger par les voies ſuperieures, ou par les inferieures; Si le Narcotique a lieu, ou non; Si l'on doit animer ou calmer; Quelle forme de remede convient le mieux; & à quelle doſe.

De même pour les faits Chirurgicaux, Décidera-t-il s'il faut un Emollient ou un Aſtringent; Quand eſt-ce qu'on doit faire ſuppurer ou réſoudre une Tumeur; Quand il faut mondifier ou incarner une Playe; Quand il eſt tems, ou non, de la cicatriſer;... Si l'emplâtre doit être miſe en uſage, ou la Fomentation, & de quelle qualité, ainſi du reſte.

Pluſieurs d'entre eux ſe font une regle d'aller voir les Malades, ſans que leur preſence ſoit alors néceſſaire, & comme par ſur-érogation; Eſt-

ce pour les amuſer ou les conſoler, à la bonne heure, quoique ce ne ſoit pas-là leur devoir ?... Si c'eſt pour s'inſtruire dans la Pratique, ils ſe trompent, il faut pour cela des principes & de la methode, ſans quoi ils ne peuvent réüſſir... Pendant leur abſence les *Qui pro quo* ſont à craindre.

Ils conviennent d'ailleurs qu'ils ont de quoi s'occuper pendant toute l'année, & qu'après leur Proviſion faite, tant des Simples que d'autres Médicamens, il faut travailler à leurs Préparations ; les diſtiller, en tirer les Extraits, les Teintures, les Sels, en faire les Syrops ; D'autres qu'il faut pulveriſer, mêlanger, pour en compoſer les Poudres, les grandes Confections, les Electuaires de toute eſpece.

Ils ont de plus à travailler ſur les Mineraux qui leur fourniſſent de quoi employer beaucoup de tems ; ils ſe plaignent qu'ils n'en ont pas

ſouvent aſſez. Que n'en ſont-ils donc plus économes, & pourquoi tant de viſites ?...

Pluribus intentus minor eſt ad ſingula ſenſus.

Ce qui donne encore lieu à ce genre d'abus, c'eſt que dans les Univerſités & dans les Corps de Maitriſe, on reçoit avec trop de facilité les Sujets qui ſe preſentent, leſquels, en partie, n'ayant ni les talens, ni les diſpoſitions, ni les aiſances neceſſaires pour parvenir au point de ſe rendre recommandables, ſont obligez de ramper & d'employer convenablement, ou non, differens moyens pour tâcher de ſe tirer d'affaire... Quoi, des gens ſeront à peine inſtruits de leurs devoirs & obligations, & ils s'ingereront d'empieter ſur les fonctions d'autrui ! Quoi de plus abſurde ?

Il eſt de l'équité & du devoir des Juges, comme auſſi des Officiers de Police, de maintenir, faire valoir &

exactement observer les sages Edits & Ordonnances du digne Souverain * qui a si prudemment réglé la juste subordination des trois états qui concernent la Médecine, dont chacun doit se contenir dans ses bornes, pour le bien & la satisfaction publique.

* Edit de LEOPOLD I. 1708.

Quel désordre en effet ne seroit-ce pas, & quelle confusion n'y auroit-il pas dans la Société, si celui qui est pour exécuter, prétendoit ordonner, & si dans les differentes conditions tout se faisoit à rebours sans aucun ordre ni regle.

C'est encore cet abus qui fomente la désunion que l'on voit quelquefois régner entre eux, & cet esprit de jalousie, ou d'intérêt qui les engage à se contredire, ou à tâcher de se supplanter... Outre que cela fait une très-mauvaise impression sur l'esprit du Public, il n'y a rien de si blâmable & de si opposé au caractere de probité essentiellement attaché à

la qualité de Médecin, & à la Profession des autres Membres de l'Art, & dont tout honnête homme doit faire son capital... Je passe à une autre espece d'abus qui n'est pas moins considérable.

ARTICLE II.

Abus de la part du Public.

APrès ce que nous avons dit du vrai Médecin, de l'Empyrique & du Charlatan, il semble qu'un peu de réflexion devroit désabuser le Public.

Car si l'on venoit à proposer, sçavoir, si l'Empyrisme & le Charlatanisme doivent l'emporter sur la Medecine Methodique, chacun s'écrieroit, & avec raison : O l'étrange paradoxe ! C'est comme si l'on demandoit s'il convient de préferer les ténébres à la lumiére, l'ignorance à la

ſcience, l'impoſture à la bonne foi, la témérité à la prudence, la confuſion au bon ordre, les abus aux ſages regles.

Cependant malgré cette évidence, le public ne laiſſe pas de donner à l'écart ; Il s'abuſe & ſe laiſſe abuſer.

I. Abus. Il s'abuſe quand il s'imagine que ſans le ſecours de la methode, un ſeul & même remede qu'on a une fois employé pour une maladie, doit toujours la guérir, quelque circonſtance qui l'accompagne, & qu'on peut s'en ſervir indifferemment dans tous les cas.

Ce ſeroit à la vérité un grand avantage ſi la choſe ſe trouvoit telle, il ne faudroit plus que le même nombre de remedes qu'il y auroit de maladies, & ce nombre pourroit bien-tôt être fixé.

Mais il en eſt bien autrement ; Les remedes ne réuſſiſſent qu'autant qu'ils ſont mis en uſage à propos, & ſuivant la bonne methode qui conſiſte dans

leur choix, leur qualité, leur quantité ou dose, le temps, les lieux, l'espece de maladie, & autres circonstances & précautions avec lesquelles on doit les appliquer, suivant cette sage maxime :

Quale, quid, & quantum, quando, quoties, ubi dandum : Schola Salern. cap. 56.
Debent hæc Medico in cunctâ ratione notari;
Ne malè conveniens ingrediatur iter.

Ainsi il est ridicule de voir des gens, comme il arrive de temps en temps, qui par rencontre vous demandent, à la legere, un remede, soit pour eux-mêmes, soit pour un autre Malade qu'on n'a pas vû, & au sujet duquel on n'en vient pas au détail; Comme s'il ne falloit qu'un mot ou un remede à l'avanture pour guérir d'une maladie.

Ces sortes de gens mériteroient qu'on leur donna pour réponse cette recepte également triviale & vague : *Si vis sanari de morbo, nescio quali,*

Accipias herbam, qualem ſed neſcio, vel quam,
Pone neſcio quò; ſanabere, neſcio quando.

Ce qu'un facetieux a traduit de cette maniére :

Si vous voulez guerir de je ne ſçai quel mal,
Prenez je ne ſçai quoi, frottez votre animal;
Que ſçai-je à quel endroit, aux pieds ou à la tête,
Vous verrez, ſçavoir quand, mieux trotter votre bête.

C'eſt là cependant un des abus ordinaires qui ſe gliſſe d'autant plus facilement, qu'on rencontre ſouvent des perſonnes qui ſans s'embarraſſer d'aucune formalité methodique, & ne voulant point reſter court, ou paſſer pour inofficieux, diſent à tout hazard ce que la memoire ou le caprice leur fournit; ce qu'ils aſſurent neanmoins comme efficace d'une maniere à ſe faire croire ſcrupuleuſement.

Un

Un autre abus non moins vulgaire regarde particuliérement ceux qui croyent que tout ce qui est écrit ou imprimé ; doit être regardé comme vrai & infaillible. Frappés de cette idée, ils voyent des Livres intitulés, *Remedes des Maladies;* Ils s'en font une étude sans en avoir la clef, & quand il se presente une maladie qui a du rapport à quelque titre de ces receptes, ils croyent avoir trouvé le veritable *Arcanum ;* Ils en font un extrait plus ou moins exact, le divulguent comme spécifique, & ne sçavent au fond de quoi il s'agit. 2. Abus.

On doit penser la même chose de ceux qui ayant trouvé ou copié une recepte d'un habile Medecin, laquelle aura eu tout le succès possible dans le cas particulier pour lequel il l'a ordonné, vont sur la reputation de son nom la préconiser comme infaillible dans tous les autres cas, ausquels ce fameux Medecin ne voudroit pas lui-même l'adopter.

3.Abus. J'en ai vû d'autres assez entêtez, pour garder scrupuleusement pendant des dix & douze années une ordonnance pour la maniere de se purger, parce qu'ils s'en étoient bien trouvés dans le temps, sans vouloir dans la suite y rien changer, ni permettre qu'on y ajoûtât, ou retranchât, comme si les années ne pouvoient apporter aucune alteration au temperament, & qu'ils dûssent toujours se trouver justement dans les mêmes dispositions.

C'est ainsi que le public s'abuse, & non content de s'aveugler soi-même, il contribuë encore à se laisser abuser,

4.Abus. Pour cet effet, il suffit qu'on le previenne, qu'on le flatte, qu'on lui promette une réussite ; il n'en faut pas davantage; il donne tête baissée dans le panneau, sans examiner si les préjugés sont justes, si les flatteries ne sont point interessées, si les promesses sont bien fondées.

Tantôt c'eſt un parent ou un ami, tantôt c'eſt un voiſin ou une commere qui viennent s'offrir, ou en prôner d'autres ; cela ſuffit, la préférence devient légitime ; on ſe feroit un ſcrupule de n'y point acquieſcer.

De cette part tout eſt bien venu : Illetrés ou gens de lettres, Bourgeois ou ruſtique, Etranger ou citoyen, Domicilié ou errant, Connu ou inconnu, Charlatan ou non, tout eſt égal ; C'eſt aſſez qu'ils ont l'approbation ſuſdite ; Ce ſont des ſecrets qui leur appartiennent en propre, & dont ils ont une grande expérience ; Ils promettent tout, il faut ſe mettre entre leurs mains ; Vous, Maîtres de l'Art, vous ne ſerez tout au plus que ſpectateurs.

Je demanderois volontiers ſi ces ſortes de gens qui oſent s'ériger en Medecins, & auſquels le public prodigue ſi volontiers ce nom, (Car c'eſt encore un autre abus de ſa part, que de le prodiguer indifferemment à qui,

conque se mêle de donner quelque remede, ne fût-ce qu'un Barbier de campagne,) si, dis-je, ces personnages si rares, si accrédités, si courus, ont eu ces connoissances infuses, ou bien dans quelle source ils les ont puisées.

S'ils se vantent du privilege de revelation; C'est beaucoup avancer, & c'est tout au plus si on peut les en croire sur leur parole; En tout cas ils ne devroient pas faire difficulté de mettre au jour des lumieres, dont la Providence ne les auroit favorisé que pour le soulagement du public. Joint à ce qu'alors ce devroit être un specifique infaillible dans tous les cas, puisqu'un Agent necessaire & divin doit toujours nécessairement produire son plein & entier effet.

Combien de fois néanmoins le succès a-t-il repondu à cette belle imagination, & à de si fortes promesses; On ne voit que trop de preuves du contraire.

Mais il s'en faut bien qu'on doive donner dans cette fausse idée. *Mundum tradidit disputationi eorum.* Dieu a établi certaines regles suffisantes, il veut qu'on les étudie & qu'on agisse conformément à ce qu'il a prescrit; Il a créé tous les remedes; Le Soleil n'a plus de nouveautés à nous produire; On a beau faire, leur succès ne dépend plus que d'une juste application faite à propos, c'est l'ouvrage de la Medecine methodique.

Que s'ils veulent convenir de bonne foi qu'ils tiennent ces pretendus secrets d'une autre source, ils seront obligés d'avouer que c'est de la source même de la Medecine, & qu'ils en sont redevables aux Maîtres de l'Art, desquels d'autres, encore avant eux, les auront sans doute puisées, sur lesquels par consequent tout l'honneur du succès doit rejaillir. Cela étant pourquoi leur donner la preference sur ceux-ci?

Un homme qui n'a qu'une foible

connoiſſance, & même par emprunt, ſans avoir les autres talens pour la conduire heureuſement à ſa fin, doit-il ſe flatter d'entrer en paralelle avec ceux qui ont des lumieres beaucoup plus étenduës & mieux fondées.

Je veux même qu'un tel homme ſache guérir une maladie à fond, Cela doit-il ſuffir pour en faire un Medecin ? Si cela étoit, il faudroit changer autant de fois de Medecin qu'on auroit de maladies differentes. Où le public alors en ſeroit-il ? Où trouver des Medecins en ſuffiſance ?

Il eſt vrai que chacun veut s'en mêler ; Grands & Petits, Nobles & Roturiers, Ecléſiaſtiques, Laïques, Seculiers, Reguliers, Riches, Pauvres, Bourgeois, Artiſans, Manans, Campagnards, tous ſe mêlent de donner des avis.

Il n'y a point d'état & de profeſſion qui aye tant de ſectateurs ; Mais on peut dire auſſi que ſi le nombre en eſt grand, celui de vrai Medecin eſt

en comparaiſon très-petit. *Multi nomine Medici, re perpauci.*

Auſſi voit-on arriver quantité de deſordres de la part des premiers, faute de ſcience, d'attention, d'expérience; ſouvent même par le défaut de l'une & de l'autre.

La ſcience ſans la connoiſſance des moyens ſalutaires qui ſont d'expérience, & que la methode nous enſeigne, n'eſt pas à la verité d'un grand ſecours pour la gueriſon des maladies; Mais auſſi une expérience qui n'a que de foibles lumieres, & que la ſcience n'éclaire pas, devient chancelante & peu ſûre; Il faut pour bien faire qu'elles marchent de compagnie, ſans quoi il y a peu de ſuccès à eſperer.

Non alibi nupſere Deæ feliciùs uſquam.

Quand j'entens dire, l'experience fait tout; Il n'eſt rien de tel; C'eſt à elle ſeule qu'on doit s'en tenir; Quand je vois des perſonnes, qui pour ſe faire valoir, ou pour lûrer le malade; & les aſſiſtans, ne jurent que par elle, & qui 5. Abus

pour toute explication de leur conduite se contentent de dire J'ai l'expérience. Je ne puis m'empêcher de crier encore une fois, A l'abus!

Non pas que je prétende diminuer en rien les avantages des Expériences primitives, vérifiées par les sages observations des Sçavans éclairés & exacts dans leurs recherches, confirmées par des effets toujours constans.

On doit avoir de grandes obligations à ces dignes Observateurs qui nous ont par ce moyen fourni les fondemens pour parvenir aux plus solides demonstrations: Nous convenons encore que la bonne Physique, de même que la meilleure partie de la belle Mechanique, & la science pratique de la Medecine en tirent leur plus beau lustre.

Mais en fait de certaines maladies, les expériences sont ordinairement foibles.

Se vanter d'un succès infaillible par sa grande experience, outre que

cela sent un peu son Empyrique, c'est qu'il n'est pas facile de le persuader.

Car qu'est-ce qu'une grande experience? Ce sont des épreuves souvent réiterées dont les effets se trouvent toujours les mêmes; C'est une espece de certitude acquise par un long usage d'operations faites avec beaucoup de jugement & de reflexions, sans quoi l'experience est trop legere & ne peut tirer à consequence.

Or il faut pour cela que les occasions soient frequentes & aisées à trouver; Qu'on trouve dans les differens sujets une même uniformité pour les cas, les circonstances, les temperamens, l'âge, les forces, l'habitude, mais sur-tout pour les causes morbifiques; Car si ces causes different entre elles, il faudra des remedes tout differens, puisque par la raison des Contraires, *Contraria contrariis curari debent ac repelli, quemadmodum in temperatis, similia similibus conservari.*

Mais ces occasions uniformes en

tout ſont rares, ou elles échappent promptement; Les cas different, les circonſtances varient, les temperamens changent, l'âge avance, les forces diminuent, l'habitude & le comportement des uns n'eſt pas celui des autres, les lieux, les ſaiſons ont des poſitions & des aſpects tout differens; Je veux même qu'un remede ait réuſſi pour une maladie ſimple, Il ne ſuffira pas dans une maladie compliquée.

Sur quoi donc aſſeoir un jugement ſi ſolide? Sur quoi fonder cette grande experience dont ſe flattent certaines gens, encore pour ainſi dire à la fleur de l'âge, & à peine inſtruits de leur profeſſion? Les en croira-t-on aveuglément? C'eſt cependant un abus qui n'eſt aujourd'hui que trop commun.

Quant à ceux qui ſe vantent d'avoir un Secret; Je voudrois ſçavoir ce qu'ils entendent par ce mot de Secret.

N'en eſt-ce un, que parce qu'ils

ne veulent pas s'en expliquer ? Ou bien est-ce une nouveauté qui vienne de leur crû ? Personne n'en a-t-il encore eu connoissance ? Ne l'ont-ils pas pillé dans quelque Livre ? Ou s'ils le tiennent de quelqu'autre, celui-là n'a-t-il pas été lui-même le Compilateur ?

Si cela est, peut-on appeller du nom de Secret, ce qui a été mis en dépôt chez tout un Public... S'il n'est Secret que parce qu'on ne veut pas s'en expliquer, rien ne sera si commun que ces sortes de Secrets.

Pour moi j'appellerai volontiers du nom de Secrêt, une découverte faite par un homme de talent & expert, qui par une mûre & solide réflexion ayant connu & approfondi la véritable cause d'un effet, par exemple d'une telle ou telle Maladie, s'applique ensuite à faire choix dans la connoissance qu'il a des secours naturels, de ce qui peut la combattre puissament & efficacement ; Il s'en as-

ſûre enſuite par des expériences réïterées.

Voilà la vraie méthode pour parvenir à la découverte d'un Secret.

L'ayant trouvé par cette voie, il peut dire alors que cela lui eſt propre & particulier; Il peut ſe vanter que c'eſt ſon Secret; Lui ſeul mérite la gloire & la récompenſe de ſon application, de ſon travail, de ſa découverte; & non pas ces génies bornez qui n'en ſont que les échos ſtériles, & qui voulant ſe parer des plumes du Paon, méritent qu'on les renvoye à la Fable.

Penſons donc mieux, & convenons que le parti le plus ſûr eſt de s'en tenir à cette louable methode, & d'agir ſuivant les indications. Voilà l'expérience la plus ſolide, la mieux confirmée. Voilà le veritable & le meilleur ſecret.

On pourroit encore citer divers autres abus publics tirés du caprice, de l'interêt, de l'inconſtance & de la

bizarrerie ; Mais comme ces premiers nous ont paru les plus eſſentiels, nous nous en tiendrons à ce que nous en avons dit, d'autant plus que nous aurons lieu d'en toucher encore quelque choſe dans les réponſes que nous ferons aux objections. Paſſons maintenant aux abus particuliers.

ARTICLE III.

Abus de la part des malades.

IL n'y a point de Malade qui ne ſouhaite ſa guériſon : Mais tous ne ſont pas également diſpoſés à employer, comme il convient, les moyens néceſſaires pour y parvenir.

On en voit, à la verité, d'aſſez raiſonnables pour ſe ſoumettre à tout, & dont la docilité laiſſe une totale diſpoſition au Medecin, en qui ils mettent une entiere confiance.

Patiens dans leurs maux, ils don-

nent le temps au Medecin de reflechir, aux remedes d'operer, aux Infirmiers de les ſoigner; Exacts en tout, ils ſe laiſſent conduire, prennent regulierement tout ce qui leur eſt ordonné, & font tout ce qui leur eſt preſcrit.

Ce ſont là les ſeuls Malades qu'on devroit ſe propoſer pour modeles, puiſque ce ſont les ſeuls qui dans les regles ordinaires doivent guerir.

1. Abus. Mais combien peu s'en trouve-t-il de ſemblables, tandis qu'une infinité d'autres, ou ne peuvent ſouffrir aucun remede, ou n'en veulent que ceux qu'ils choiſiſſent par caprice, & ſelon leur goût ou leur fantaiſie.

Dans cette diſpoſition, quel ſuccès peut-on ſe promettre? De quoi peut repondre un Medecin? N'a-t-il pas ſujet au contraire de ſe laſſer, de ſe rebuter, d'abandonner de tels malades à leur propre ſort?

2. Abus Il en eſt d'autres tout-à-fait oppoſés qui par trop d'inquiétude fati-

guent le Médecin, & ceux qui les ſoignent; ils prennent toutes ſortes de remedes, & on ne leur en donne jamais aſſez; ils trouvent la Médecine trop bornée, & toujours manquant de Spécifique; Sans ceſſe de nouveaux ſcrupules les traverſent, leur imagination eſt continuellement en travail.

Inquiets ſur la moindre choſe, Il faut auſſi-tôt rappeller le Médecin, Ses abſences ſont trop longues, Ses préſences ſont trop courtes, Ses viſites ſont trop rares; Il n'éclaircit pas aſſez leurs doutes; Il a oublié quelques circonſtances qui leur paroiſſent eſſentielles; Enfin c'eſt un Malade qui ne ſçait plus où il en eſt.

Impatient ſur l'effet des remedes, & ſans en attendre la fin, ou le ſuccès de leur opération, ni ſans ſçavoir les intentions du Médecin, & le but qu'il s'eſt propoſé, il ſe plaint que le remede eſt tantôt trop lent, tantôt qu'il agit trop vîte; tantôt il opere trop, tantôt

il n'operepas aſſez...

Allarmé ſouventd'un rien, il eſt toujours dans des perplexités qui lui font appréhender des rechûtes, ou quelque choſe de pis. Voilà le ſort ordinaire de ceux qui manquent de confiance.

3. Abus On voit une autre eſpece d'incrédules difficiles à perſuader, ou du moins foibles dans leur croyance. Tout ce qu'on peut avancer leur paroît incertain, il leur faut des confirmations, leur doute ne ſe leve pas facilement; Il faut une Aſſemblée de Médecins pour conſulter; Ce que je n'ai garde de déſaprouver dans les cas véritablement douteux & problématiques...

Mais après diverſes conſultations, leur doute eſt-il levé? Souvent ils ſe trouvent plus embarraſſez qu'auparavant; Il ne faut qu'un mot contradictoire ou chancelant, pour les jetter dans le trouble; Ils ne ſçavent plus quel parti prendre.

N'ayans plus de Médecins à conſulter,

ſulter, ils s'adreſſent au premier venant, & celui qui ſçait le mieux flatter, ou qui promet le plus, eſt celui pour qui l'on croit enfin pouvoir ſe déterminer.

En vérité ces ſortes de Malades ſont à plaindre; & loin d'avancer par-là leur guériſon, ils l'éloignent & l'écartent; ſouvent même la rendent incertaine, ſans parler du riſque qu'ils courent.

On en voit encore qui, tranquiles ſur les ſuites d'une Maladie qui peut devenir ſerieuſe, ne font, tandis qu'ils ne ſouffrent pas beaucoup, aucune tentative pour couper chemin au progrès qui les menace, ſans ſonger à cette maxime conſtament vraie. 4. Abus.

Principiis obſta, ſerò Medicina paratur,
Cum mala per longas invaluere moras.

Ces ſortes de gens, ſoit par avarice, ou par indolence, ſoit par le peu de confiance qu'ils ont aux remedes, méritent le ſort qui les attend.

Odieux par leur avarice, Blâmables par leur indolence, Dignes de repro-

che par leur peu de confiance, On ne doit pas s'empresser de leur présenter les secours dont ils ont besoin.

Ils languissent, mais par leur faute ; Ils sont dans le risque, mais ils s'y abandonnent volontairement : *Volenti & consentienti non fit injuria*... Laissons-les en proie à leur caprice, il viendra un tems où ils seront assez punis par l'endroit même qu'ils auront péché ; Les douleurs ou le péril qui tôt ou tard les surprendront, les forceront d'agir ; La Maladie une fois empirée, coutera le triple à l'avare ; réveillera l'indolent, déconcertera le méfiant, jettera les uns & les autres dans un repentir qui redoublera leurs maux & leurs inquiétudes.

5. Abus. Enfin on en trouve qui, à la persuasion de quelques-autres, croyent bonnement qu'il faut laisser agir la Nature ; Qu'elle seule suffira pour surmonter le mal ; Que les remedes ne font que la troubler, ou la détourner de ses opérations... On cite quelques

exemples, les Malades s'en tiennent-là, patientent, & ne font rien.

Quoique ceux-ci ſoient beaucoup moins répréhenſibles que les précédens, ils ne laiſſent pas d'être dans l'erreur, & ne ſont pas pour cela tout-à-fait exempts de blâme.

Il faut laiſſer agir la Nature; Il eſt vrai, mais il faut en même tems l'aider; Souvent elle ne peut ſe décharger d'un fardeau qui lui eſt diſproportionné, & qui l'accable ſi on ne lui prête la main pour la ſoulager; ſans quoi ſes forces diminuans de plus en plus, elle ne manquera pas de ſuccomber tôt ou tard.

Elle ſeule ſuffira pour ſurmonter le mal: Mais il faut au moins s'inſtruire de quel mal.

Si c'eſt une Maladie aiguë, les forces riſquent d'être tout-à-coup épuiſées; En aura-t-on encore aſſez de reſte; Le tempérament eſt-il aſſez robuſte pour ſoûtenir cet aſſaut impunément; N'y en a-t-il pas un ſecond, un troi-

ſiéme plus rigoureux à craindre; Si on n'a pas ſuccombé au premier, ne pourra-t-on pas ſuccomber aux ſuivans; C'eſt à quoi un Médecin doit faire grande attention; C'eſt ce qu'il y a de plus à ménager, & à obſerver dans ces ſortes de Maladies.

Si c'eſt une Maladie chronique ou de longue durée; Les forces, il eſt vrai, n'en ſouffriront pas tant tout-à-coup; Mais elles ſe minent peu à peu, & les organes qui contribuent à leur réparation, ſe trouvant affoiblis ou viciés par la maladie, ne ſont plus en état de fournir un chyle propre à les ſoûtenir; Il faut par conſequent que le Malade tombe dans une langueur qui ne peut avoir que des ſuites toujours fâcheuſes.

Elle ſeule ſuffira pour ſurmonter le mal... Je demande ſi la Nature ſans le ſecours de l'Art, ſuffit toujours; Je ne dis pas pour operer ſes differentes productions, mais pour la réparation de tous les dérangemens & maladies

qui surviennent tant aux végétaux qu'aux animaux... Si l'on ne peut admettre l'un sans se méprendre; Pourquoi l'autre cas seroit-il plus soûtenable.

Les remedes ne font que la troubler, ou la détourner de ses opérations... Oüi, quand ils sont donnés mal-à-propos & à contre-tems; Mais, il en est toujours de convenables & de bienfaisans, quand la maladie souffre guérison, & qu'on sçait les appliquer avec méthode; La Nature même les souhaite & les recherche, ce qu'elle nous fait assez connoitre par l'exemple de certains animaux qui d'abord qu'ils se sentent attaqués, courent vîte au remede que la Nature leur indique.

On cite des exemples; Mais quels exemples? Sont-ils applicables? Ont-ils tous les rapports & toutes les convenances avec l'un & l'autre Malade?... Le temperament, les forces, l'âge, &c. se rapportent-ils exacte-

ment? Les circonſtances ſont-elles les mêmes? Y a-t-il en tout cette uniformité requiſe pour pouvoir s'y conformer? Si cela n'eſt pas, ces exemples ne ſont ni à propoſer, ni à ſuivre.

Il faut donc convenir, qu'une telle inaction, pour s'être laiſſé trop legerement perſuader, n'eſt pas exempte de blâme; & que ceux qui donnent de pareils conſeils en méritent encore plus, puiſqu'on a en outre à leur reprocher d'être la cauſe primordiale du défaut de guériſon des perſonnes qu'ils ont ſi mal conſeillé.

Je paſſe ſous ſilence les autres abus de la part des Malades, comme moins eſſentiels, pour en venir à ceux qui ſe pratiquent de la part des aſſiſtans. C'eſt ce qui nous reſte à faire voir dans le prochain article.

ARTICLE IV.

Des Abus de la part des Assistans.

S'Attendre à la prompte guérison d'un Malade, sans se mettre en peine d'y cooperer autant qu'on le doit ; C'est compter sur un avenir qu'on ne doit pas raisonnablement esperer.

C'est cependant ce dont osent assez souvent se flatter ceux qui sont chargez de la conduite des Infirmes.

Il leur semble que la santé est une chose aisée à rétablir; Qu'il leur suffit d'appeller le Medecin; Que le surplus n'est point à leur charge. Ils se trompent ; & voilà ce qui donne lieu à quantité d'abus de la part des assistans.

Avoir peu de naturel, & manquer d'attention sur la conduite de leurs enfans; Les abandonner à la direction I. Abus.

des Domeſtiques ou des Etrangers, ſans ſeulement s'informer ſi tout ſe paſſe dans l'ordre : Avoir pour eux au contraire une complaiſance aveugle ; leur accorder tout ce qu'ils demandent ; Acquieſcer à tout ce qu'ils ſouhaitent ; C'eſt là le propre & l'abus des Peres & Meres denaturés ou idolâtres.

2. Abus. Vivre dans l'indifference ; Epargner les ſecours neceſſaires, tandis qu'on accorde tout à la ſenſualité, & qu'on ſe contente de donner dans l'apparence ; C'eſt aſſez le propre & l'abus des Proches & des Alliez.

3. Abus. Taire ce qu'il convient d'accuſer ; Se répandre d'ailleurs en diſcours ſuperflus & mal placés, Se piquer peu d'exactitude & de propreté ; C'eſt là le foible & l'abus des Domeſtiques.

4. Abus. Vouloir trop complaire ; Faire les officieux à contre-temps ; Se rendre incommode par trop d'empreſſemens, de viſites, & de rapports ; C'eſt là le propre & l'abus des perſonnes intereſſées, ſous prétexte d'amitié & de ſervice affectionné.

Je ne parle point ici de l'interêt, ni de l'avarice qui tarissent souvent toutes les ressources qu'on doit attendre des secours exterieurs, tant pour ce qui concerne les alimens & autres commodités, que pour ce qui regarde les Médicamens, & tout ce que l'art sçait mettre à propos en usage.

Quand les choses se pratiquent de cette maniere; Loin d'esperer une prompte guérison, on doit s'attendre au contraire à la voir fort reculée, puisqu'encore une fois; ce n'est pas assez que le Medecin fasse son devoir; Mais qu'il faut qu'il soit secondé de la part du malade, des assistans, & de tous les secours extérieurs.

Au surplus il ne faut pas s'imaginer qu'il soit nécessaire que toutes ces circonstances manquent à la fois; Il suffit qu'on en néglige une essentielle; Je ne dis pas seulement pour retarder la guérison, mais même pour rendre souvent inutiles les remedes & les succès précédens.

C'eſt dans tous ces differens abus que conſiſte un des grands obſtacles pour la réuſſite des maladies. Voilà une partie des épines qu'il n'eſt pas facile à la Medecine pratique de détruire.

Cependant malgré toutes ces conſidérations, & par le plus grand de tous les abus, le public en cela très-injuſte (car il en eſt un de ce genre), ne voulant pas ſe condamner lui-même, ni imputer aux Malades, ou aux aſſiſtans, non plus qu'au manquement des ſecours exterieurs, ce peu de reuſſite, l'impute pour l'ordinaire au Medecin ſeul, ou aux foibles lumieres de l'Art, & s'érigeant en Juge, quoi qu'incompétent & mal fondé, il taxe l'un d'ignorance, & l'autre de ſcience aveugle & purement conjecturale.

Tâchons encore une fois de lever le bandeau qui lui cache la verité, afin que mieux inſtruit, il ſoit plus circonſpect dans ſes jugemens; c'eſt ce que

nous nous sommes proposés de faire en finissant ce petit Traité par des reponses à differentes objections, qui loin d'affoiblir ce que nous avons avancé ne peuvent servir qu'à le confirmer de plus en plus.

CHAPITRE II. ET DERNIER.

Dans lequel on repond à differentes Objections.

IL semble qu'on prenne à tâche de décrier la Medecine, & loin de lui procurer l'estime qu'elle merite, on fait tout ce qu'il faut pour la faire tomber dans le mépris.

C'est ce qui fait qu'elle est si souvent négligée, & que bien des gens, loin d'y avoir recours dans le besoin, évitent de s'y adresser sous pretexte qu'elle n'a pas de lumiéres suffisantes pour agir de la maniere qui convient le mieux.

C'eſt là particuliérement l'ouvrage de cette ſorte de public dont nous venons de parler, qui dit, & qui prétend que la Medecine n'eſt qu'une ſcience aveugle & purement conjecturale, ſur laquelle par conſequent on ne doit pas beaucoup s'aſſurer.

I. Objection.

C'eſt ce même public mal inſtruit qu'il faut ici tâcher de convaincre, en lui faiſant ſentir que cette idée dont il eſt trop prévenu, n'eſt elle-même qu'une conjecture erronée, ſur laquelle par conſequent on ne doit faire aucun fond.

Je ne veux pour cela qu'employer ce que nous avons dit ci-devant, & y joindre les reflexions ſuivantes.

J'ai donné à entendre que la bonne Phyſique étoit la porte, & comme la pierre fondamentale de la Médecine; Que ſans ſon ſecours un Medecin ne pouvoit aiſément rendre raiſon ni des Phénoménes & ſymptômes particuliers, ni des cauſes tant internes qu'externes des maladies, non plus que de

l'usage des facultés, d'autant plus que ses principes deviennent communs & applicables à la Medecine.

Cela étant une fois bien averé, Dira-t-on que la Physique n'est qu'une science purement conjecturale ? N'a-t-elle pas ses axiomes incontestables ? S'avise-t-on de combattre ses principes qui servent de base à nos plus solides raisonnemens, & à developper les expériences les mieux établies ? Si donc on trouve en elle de la certitude, pourquoi n'y en auroit-il pas dans la Medecine ?

Mais la Médecine elle-même a ses principes, ses axiomes, ses observations, ses expériences; Elle sçait rendre compte de sa conduite, & de ses operations.

Elle est riche en principes. L'Anatomie; La connoissance des choses naturelles, non naturelles & contre nature, qui forme une partie de ses Instituts; La Matière Medecinale; L'Histoire des Maladies, & toutes les au-

tres connoiſſances qui ſont de ſon reſſort, lui en fourniſſent un très grand nombre.

Elle eſt fondée en axiomes qui ſont autant de démonſtrations. On en peut citer quantité, leſquels ſont reçus & unanimement approuvés, autoriſés par l'uſage journalier qu'on en fait, verifiés par l'experience.

Il eſt, par exemple, hors de doute, 1. Que les contraires ſe détruiſent; ou, ce qui eſt la même choſe, ſe gueriſſent par les contraires; Qu'ainſi les maladies qui viennent de replétion, ſont diſſipées par les Evacuans; Que ceux qui tombent malades par inanition, ſe rétabliſſent par le moyen des Reſtaurans, &c.

2. Que la conſervation, l'entretien, la réparation des ſemblables s'operent par l'addition de ce qui leur eſt analogue, ou d'une nature à pouvoir ſe transformer en ſemblable: Ainſi le Chyle repare le Sang & la Lymphe, Et par leur moyen toutes les autres

parties du corps ſont pareillement entretenuës & reparées, &c.

3. Que la cauſe étant entiérement détruite, l'effet ceſſe; Ce qui ne peut arriver tandis que l'agent reſte en vigueur.

4. Que les Derivés participent de la nature de leurs Principes; Qu'ainſi le Chyle étant une fois mal conditionné, le ſang qui en eſt formé ne peut contracter que des vices qu'il communique enſuite à la Lymphe, au Suc Nourricier, aux Eſprits, &c.

5. Que les reliquats des cauſes morbifiques ont coutume d'occaſionner des rechûtes, lorſqu'une fois ils reprennent vigueur, parce qu'alors ils ſervent d'un nouveau levain.

6. Qu'en vain veut-on combattre les ſimptômes, ſi on ne s'attache à detruire ce qui eſt de plus urgent; Que par conſequent il faut abandonner le moindre, pour donner ſa principale attention à l'eſſentiel.

Tous ces Theorémes & quantité

d'autres ſont-ils de ſimples conjectures ? Ne ſont-ce pas autant de dogmes inconteſtables? La ſcience qui eſt fondée ſur de tels principes ne ſera-t-elle donc que conjecturale ? Ne pourra-t-on pas l'appeller methodique?

Ses Obſervations ſont ſans nombre. Sans parler ici des Aphoriſmes, qui ſont autant de faits obſervés par nos premiers Maîtres ; Combien du depuis quantité d'habiles Praticiens ne nous en ont-ils pas laiſſées par tradition , leſquelles juſqu'à preſent ne ſe ſont point démenties.

L'Anatomie & les diſſections nous en fourniſſent une quantité prodigieuſe... La Semeiotique nous inſtruit des Signes Pathognomoniques & Univoques.... L'Hygiene nous dévelope la connoiſſance des choſes non naturelles fondée ſur leur uſage... L'Hiſtoire des Maladies nous en fait une juſte deſcription, nous montre en quoi l'on doit diſtinguer l'une d'avec l'autre, nous fait ſentir leur rap-

port

port, ou dénote leur complication ; Ce ſont là autant d'obſervations faites avec réflexion & jugement.

D'un autre côté ; Que d'expériences nos Auteurs modernes, dont les noms ſeront toujours fameux & vénérables à la Poſterité, n'ont-ils pas tentés avec ſuccès ?... Soit en fait d'Anatomie, qui nous a fourni tant de découvertes, non ſeulement par les diſſections, mais encore par l'uſage des injections faites dans les Animaux vivans ; Soit en fait des differens Mixtes qu'on a décompoſé par autant de diſſolvans propres, que la Chymie a inventé pour en connoître la nature & les principes ; Ce qui a donné lieu de les ranger ſous differentes Claſſes à proportion de leurs vertus, en conſequence des eſſais réïterés qu'on en a fait avec tout le ſuccès poſſible.

Tant de faits obſervés avec de ſi ſages précautions, puiſés dans des ſources auſſi fecondes, par des Genies

si éclairés, si connus, si véridiques; ne passeront-ils que pour conjectures?... La Science qui en resulte & qui les rassemble, sera-t-elle vaine & sans crédit?

Peut-être n'en aura-t-elle pas beaucoup auprès de ceux qui n'en ayant aucune idée, se laissent aveuglément entraîner par le torrent, & cela sur de faux préjugés; Aussi s'embarrasse-t-on peu de leur suffrage.

Il n'en sera pas de même de ces sages estimateurs qui en connoissent l'étenduë & le prix; C'est à ces hommes prudens qu'il appartient d'en juger, lesquels pésant tout au poids du Sanctuaire, sçavent lui rendre la justice qui lui est dûë, & ne peuvent s'empêcher d'avoüer que c'est une Science sagement & solidement établie, que ses lumieres viennent d'en haut, que le doigt de Dieu y a travaillé.

2. Objection. Mais, dira-t-on; Si c'est une Science si solide, si méthodique, si étenduë

par ses connoissances ; Pourquoi tant de contrarietés dans les sentimens ? Pourquoi tant de succès manqués ? . . Pourquoi tant de maladies sans guérison ?

A cela je répons, Que loin d'imputer tous ces défauts à l'insuffisance de l'Art, On doit plutôt les attribuer, ou à ceux qui l'exercent, ou à ceux qui doivent les seconder, ou au défaut des secours, ou même au caractere des maladies.

C'est aux plus habiles à sçavoir mieux déterminer la nature des maladies, à mieux en approfondir les causes, à mieux en connoître le siége principal ; & c'est à quoi l'on doit d'abord s'appliquer.

La Médecine fournit des guides pour y parvenir ; C'est par le moyen des Signes, par une serieuse attention, sur ce qui a precedé, sur les suites, sur les fonctions lesées.

La contrarieté des sentimens ne vient souvent que du défaut d'atten-

tion à ces ſortes de circonſtances, ou du défaut de pénétration, par l'impéritie de ceux qui ſe mêlent d'exercer. Auſſi voit-on moins d'oppoſition entre d'habiles gens, qu'entre des demi-ſçavans.

C'eſt à la honte de ceux-ci, qu'on voit de ſi fréquentes contradictions, & on ne doit pas en être ſurpris; Le nombre n'en eſt que trop grand.

Il arrive même aſſez ordinairement que plus il y a d'ignorance, plus il y a d'entêtement de leur part; moins ils ſont habiles, plus ils s'imaginent exceller dans leur Art.

Rebutés de la vaſte étenduë de cette étude & de ſes difficultés, pluſieurs ſe contentent d'en effleurer une partie; & avec cette connoiſſance ſuperficielle, ils ſe croyent plus de lumieres que les gens les plus conſommés, parce qu'ils ne ſçavent pas juſqu'où va la perfection de cette Science, & qu'ils s'en font une idée conforme au peu de progrès qu'ils ont fait,

& à leurs foibles lumieres.

Ces ſortes de contradictions ne doivent point tirer à conſequence à l'égard des vrais Médecins, ni empêcher qu'on ne les conſulte dans les cas douteux, & lorſqu'il y a des complications, car c'eſt alors ſur tout qu'on peut dire que le jugement eſt difficile.

Leur pénétration & leur probité ne manqueront pas de concilier les eſprits, & les feront ſtatuer ſur ce qui ſera de plus à propos, & de plus avantageux aux Malades.

Quand le ſuccès vient à manquer; ce n'eſt pas toujours au Médecin, moins encore à l'Art qu'il faut s'en prendre; Celui-ci fournit toujours les connoiſſances & propoſe les moyens; Celui-là peut avoir donné tous ſes ſoins à les faire valoir; Mais tout a-t-il correſpondu aux bonnes intentions de l'un & de l'autre? Les Malades, les Aſſiſtans ont-ils faits leurs devoirs? Les ſecours exterieurs n'ont-ils pas mauqué? N'a-t-on rien negligé? Tout

a-t-il été ponctuellement observé ? Si tout cela n'a pas été effectué, doit-on être surpris du peu de succès.

La Medecine n'en doit pas être plus decreditée, quoi qu'il y ait beaucoup de maladies qui ne reçoivent point de guérison; Car, Ou elles sont d'une nature à pouvoir être guéries; Ou elles sont incurables.

Si par elles-mêmes elles n'admettent point de guérison, la Medecine s'en trouve bien déchargée: On n'a rien à lui reprocher; Elle les a regardé comme incurables, elle les a déclaré telles; & quoi qu'elle entre dans leur détail pour en faire connoître le caractere, elle ne prétend pas leur faire changer de nature, elle en connoît l'impossible; Elle en tire un pronostic conforme à l'idée qu'on en doit avoir, elle abandonne même le Malade; Ou si l'on fait tant que de l'engager à lui donner quelque secours, elle n'en promet tout au plus que de Palliatifs, soit pour prolonger,

ou pour mitiger, parce qu'elle ſçait qu'en pareil cas, il n'y a nul Spécifique.

Que pourroit-on de plus exiger d'elle?.. *A privatione totali ad habitum non datur regreſſus*... Les fonctions de la Partie affectée ſont pour ainſi dire abolies, la cauſe eſt enracinée & indomtable, le Malade ne pourroit réſiſter à la violence ou à la longueur des remedes, on en reconnoîtroit même dans la ſuite l'inutilite; elle agit donc prudemment...

Ne vaut-il pas mieux en effet laiſſer en repos ſubir au Malade le ſort qu'il ne peut éviter, que de le fatiguer mal à propos, & ſans nulle eſperance de ſuccès: Elle ne ſçait point aſſurer le gain d'une cauſe, lorſqu'elle eſt évidemment mauvaiſe; Elle laiſſe à l'Empyrique & au Charlatan à promettre tout ce qu'ils voudront.

Si les maladies ſont d'une nature à pouvoir être guéries, ſans cependant qu'on y parvienne, Ce ne peut être,

que par les raisons alleguées ci-devant ; Ou parce qu'on ne s'adresse pas à des gens assez éclairez ni assez méthodiques, pour en procurer l'entiere guérison.

3. Objection On a vû, dit-on, toute la Medecine, & cependant on ne s'en trouve pas mieux ; On a pris tous les remedes imaginables, & cela inutilement.

Peut-on dire qu'on a vû toute la Medecine, quand parmi le grand nombre de Medecins, à peine en a-t-on consulté comme il faut un ou ou deux, tandis qu'on va conter ses douleurs à cent personnes triviales qui toutes s'ingerent de donner des avis sans être au fait de la maladie : On les suit, mais il est vrai que souvent on n'en est pas plus avancé.

Quand on dit, J'ai pris tous les remedes imaginables, J'ai épuisé la Medecine ; N'y a-t-il donc point de remedes autres que ceux qu'on a pris ? Et peut-on tarir une source qu'on n'est pas seulement allé reconnoître ?

On croit avoir tout fait quand on a pratiqué la Medecine de *Moliere;* & qu'une saignée faite, ou un lavement & une purgation donnée au hazard, doivent suffire pour guérir radicalement toutes sortes de maladies, comme si leurs differentes causes devoient céder à ce genre de remedes, & qu'il n'en fallut point d'autres pour les combattre ou pour en détruire ce qui en reste; A quoi aboutiroient donc toutes les autres Classes des Remedes qu'on nomme Alterans, & qui sans procurer d'évacuation, servent à changer la qualité & la consistence des humeurs?

Il y en a qui par une fausse économie qui tient assez de l'avarice, disent hors des vives douleurs & dans les maladies de longue durée; Pourquoi s'assujettir à un regime si desagréable & si pénible? Nos jours sont contez, on n'en allongera pas le cours, il vaut donc autant & mieux encore laisser là la Medecine, & toutes les précau- 4. Objection

tions? Pourquoi d'ailleurs se mettre dans de si grands frais? Il faut des Honoraires au Medecin, payer un Apoticaire, satisfaire un Chirurgien; A quoi bon tant de visites, d'ordonnances, de préparations de remedes, sans compter les autres dépenses extraordinaires.

On en voit d'autres qui se laissent persuader de ne fonder leur guérison que sur les vœux & les Pelerinages.

Ils lés adressent à differens Saints, suivant les differentes maladies, tandis qu'ils négligent absolument les secours & les ménagemens ordinaires.

On prolonge de plein gré, & souvent on laisse aigrir le mal, que l'on néglige en attendant qu'on accomplisse son vœu.

On se met enfin en devoir de l'accomplir, souvent sans y apporter les dispositions necessaires.

Si l'on n'est pas exaucé, on se persuade qu'il est inutile de plus rien entreprendre; on croit son mal incura-

ble; On neglige enſuite tout le reſte.

Je n'ai garde, & à Dieu ne plaiſe, que je blâme ici la véritable dévotion, ni que je mette des bornes à la toute-puiſſante & infinie miſericorde.

Je ſçai que le don des miracles eſt l'appanage des Saints; Que le Tout-puiſſant les opere & les accorde à leurs mérites & par leur interceſſion; Sur tout quand celui qui adreſſe ſes vœux, & pour lequel ils s'intereſſent, ſoutient ſa priere d'une foi vive, d'une humilité profonde, & d'une parfaite ſoumiſſion à ſon expreſſe volonté.

Leur deſſein eſt alors louable, je l'avouë; On ne peut trop s'aſſurer de la protection divine, mais on ne doit rien négliger de ſon côté; *Hæc quidem oportuit facere, ſed illa non negligere.*

Comme je ne parle ici que des abus, & que les demi-Devots n'en ſont pas exempts; Tâchons encore de faire revenir ceux-ci, auſſi-bien que les faux œconomes, d'une erreur qui leur eſt

également commune & préjudiciable.

JE demande premiérement à ceux qui craignent la dépense, s'ils ont jamais bien connu le prix de la santé, pour mettre en paralelle ce qu'il en peut coûter pour la recuperer, avec sa valeur & ses avantages. Qu'on pése l'une & l'autre dans une juste balance, & on connoîtra laquelle des deux doit l'emporter effectivement.

LA santé sans les richesses est un vrai bien par elle-même ; On le voit par l'embonpoint de certains Pauvres au milieu de l'indigence.

Les richesses sans la santé peuvent à peine passer pour un bien ; J'en atteste la bonne foi de la plûpart de ces riches infirmes qui languissent dans le centre de l'abondance.

IL en coûte pour récuperer cette santé, J'en conviens ; Il faut satisfaire tous ceux qui ont contribué à son rétablissement, Cela est juste. Peut-on trop récompenser ceux qui nous

remettent en possession d'un si précieux tresor.

Un Medecin a dépensé beaucoup en voyages ; Il a consumé sa jeunesse à travailler pour se perfectionner dans son Art ; Il risque souvent, par les mauvaises exhalaisons sa vie & sa santé, pour la procurer aux autres, & on le croiroit bien récompensé de lui avoir seulement payé quelques visites pour tout honoraire ; comme si c'étoient les démarches qui guérissent, & non le sçavoir faire ; ou s'il seroit obligé d'aller voir le malade, si celui-ci pouvoit l'aller trouver ; Mais c'est à quoi la plûpart ne croyent pas devoir faire attention, tant on se pique peu de reconnoissance à cet égard.

En verité, l'homme s'aveugle lui-même sur ce qui est de plus essentiel ; On n'épargne ni dépenses, ni soins, ni voyages, ni fatigues ; On rend visites sur visites, on va quelquefois jusqu'à la bassesse & la fourbe, souvent même on ruine sa santé & ses biens à

la poursuite d'un procès qu'on soûtient de plein gré, quoiqu'a grands frais, où il ne s'agit pour l'ordinaire que d'un simple interêt, où d'un entêtement dans lequel on s'opiniâtre; Tandis qu'on regrette la dépense qu'on est consciencieusement obligé de faire pour rétablir une santé utile au public, où nécessaire au soutien d'une famille.

Elle vaut bien, ce semble, ce qu'il en pourroit coûter, & les assujettissemens ausquels on doit se livrer; Si l'on reflechit d'ailleurs que tant qu'on est infirme & languissant, on ne peut soûtenir long-temps une fortune que la santé seule peut quelquefois dans peu meliorer.

Nos jours sont contés, ajoûte-t-on: On a beau faire, on n'en allongera pas le cours.

La vie, il est vrai, a ses bornes, qu'il n'est pas donné à l'homme de franchir; La Mort est un tribut dont pas un n'est exempt; Il faut nécessai-

rement tôt ou tard, & ſans exception d'âge, le payer à la nature.

Qu'oiqu'on ne puiſſe revoquer en doute une verité ſi conſtante, dont on voit de ſi frequens exemples; On ne laiſſe pas de s'écrier quelquefois, comme par ſurpriſe: Quoi, un tel eſt mort! Hélas! Il n'étoit pas encore bien âgé; A peine avoit-il atteint ſoixante ans; comme ſi la mort devoit toujours attendre le grand âge.

Il n'y a point de momens reſervés, où elle ne puiſſe ſe montrer; L'enfant qui vient de naître, n'y eſt pas moins expoſé que l'homme parvenu à la derniere vieilleſſe; La puiſſance, le crédit, l'autorité, les richeſſes ne peuvent en exempter.

Pallida Mors æquo pulſat pede pauperum tabernas, Horat. Lib. 1. Ode 4.
Regumque turres.

Ou comme l'a interpréte un autre fameux Poëte:

La Mort a des rigueurs à nulle autre pareilles, Malherbe.

On a beau la prier,
La cruelle qu'elle eſt ſe bouche les oreilles;
Et nous laiſſe crier.
Le pauvre en ſa cabanne, où le chaume le couvre,
Eſt ſujet à ſes loix;
Et la Garde qui veille aux barrieres du Louvre
N'en defend pas nos Rois.

En effet, il n'y a point pour elle de lieu inacceſſible; La ſanté la plus vigoureuſe doit s'y attendre; Par tout cette impitoyable exerce ſon rigoureux empire; C'eſt un arrêt general & irrevocable. *Statutum eſt omnibus hominibus ſemel mori.*

Nos jours ſont comptés. Je ſçai & je tiens pour certain, Que les vûës de Dieu ſont impénétrables; Que ſes deſſeins ſont la ſageſſe même; Que ſes decrets ſont immuables; Que ſa parole n'eſt autre que la ſeule verité; Que ſes volontés ſont toujours ſuivies de leur execution; Je le ſçai, Je le confeſſe.

Mais

Mais sans sortir des bornes d'une foi toujours ferme, toujours soumise; N'est-il pas croyable que quoique Dieu par une bonté singuliere ait d'abord eu dessein de laisser jouir l'homme de la vie, suivant son cours naturel, sa prescience ayant vû qu'un grand nombre abuseroit librement de ses bontés, & feroit tout ce qu'il faut pour s'opposer à ses bienfaits, il a resolu de les abandonner à la fureur de leur caprice, & en consequence a abregé des jours dont ils ne se sont pas souciés de jouir.

Je n'ai garde de vouloir approfondir une matiére aussi délicate; Je laisse d'un cœur soumis à la sage Théologie une question qui est proprement de son ressort; C'est à elle à nous en instruire; C'est à elle qu'il appartient de décider.

Mais à juger de l'homme par sa conduite irréguliere, ne diroit-on pas que, quoique la mort soit déja assez prompte d'elle-même, & qu'on ne puisse

abſolument la retarder lorſqu'elle eſt proche & prête d'agir, il voudroit encore l'obliger, pour ainſi dire, à ſe hâter davantage, & qu'il va même au-devant d'elle lui porter une eſpece de défi.

La crapule, l'intemperance du ſexe, l'emportement, le déſeſpoir, le morne chagrin, les cas fortuits, les accidens auſquels on s'expoſe volontairement, la négligence des précautions qu'on auroit pû prendre, & des ſecours qu'on auroit pû apporter à temps, ſont autant d'aiguillons qui la ſollicitent & qui la preſſent comme malgré elle à lancer le coup fatal qui termine des jours qu'elle auroit laiſſé couler plus long-temps & avec plus de tranquillité, ſuivant l'ordre qu'elle en auroit reçu de la divine Providence, ſi l'homme peu docile & peu ſoumis à ſon Créateur, qui lui avoit donné une raiſon & tant de puiſſans ſecours pour s'en ſervir utilement & à propos, ne les eût rendu vains & inu-

tils par son opiniâtreté ou son indolence.

Qu'on dise après cela que l'homme n'est pas lui-même l'auteur & l'ouvrier de sa propre perte, lui qui a pour ainsi dire, obligé Dieu à retirer ses bontés, & à ne point manifester ses premiers desseins.

Quant à ceux qui se reposent sur le miracle pour leur guérison, je me contenterai de leur dire que la divine sagesse n'est point attenuë à ce miraculeux & prompt soulagement; Elle l'opere quand il lui plaît, mais elle attache pour l'ordinaire ces sortes de guérison à l'usage des secours qu'elle a donnés; Elle laisse agir les causes secondes qui reçoivent d'elle toute leur vertu.

Il est même à croire qu'elle n'envoye souvent les infirmités, que pour faire rentrer l'homme en lui-même, & mettre sa docilité à l'épreuve; Elle exige de sa part une soumission parfaite aux sages loix qu'elle a prescri-

tes, & veut qu'il les execute. *Qui te creavit sine te, non te salvabit sine te.*

Le crédit des Saints est grand, Je l'avouë; Ils méritent tous d'être honorés, & on le doit; Mais obéïr & se soumettre à Dieu qui veut le plus souvent qu'on employe les secours qu'il a donné, c'est de toutes les bonnes œuvres & de tous les sacrifices celui qui lui est des plus agréable.

Je crois en avoir assez dit sur ce sujet; mais pour couper court sur toutes les autres objections moins essentielles. J'ajoûte qu'il est constant, ainsi que nous l'avons fait voir, que Dieu a établi la Medecine comme nécessaire; qu'il veut qu'on la respecte, Qu'on y ait recours dans le besoin aussi-bien qu'aux remedes qu'il a créés pour l'utilité de l'homme. Qu'on dise après cela, si l'on veut, que ce n'est qu'une science vaine & inutile.

Il faut cependant convenir que de tous ces abus & de ces faux préjugés, il en resulte un veritable obstacle à la

plus grande perfection de la Medecine, & conséquemment au bien public & particulier.

L'indifference qu'on a pour la Medecine, à laquelle on néglige ſouvent de s'adreſſer, fait qu'elle ſe trouve privée de quantité d'obſervations toujours avantageuſes à l'Etat.

Les Medecins pareillement rebutés par les mêmes motifs, ſe trouveront-ils encouragés à faire les dépenſes neceſſaires, & à ſe donner toutes les peines pour approfondir & perfectionner l'Art, tandis qu'ils verront leurs travaux ſi peu goûtés, & ſi mal recompenſés.

Si on ne ſe fût point adreſſé à Hippocrate, auroit-il pû donner tant d'Aphoriſmes; Si on avoit toujours écouté les Charlatans & les femmelettes, les Maîtres de l'Art & les grands Praticiens auroient-ils eû tant d'occaſions pour établir les fondemens ſolides d'une pratique ſi utile dont on goûte aujourd'hui tout le fruit.

Quelle obligation n'a-t-on pas euë à nos derniers Souverains, & ne doit-on pas avoir à ces vrais Peres de la Patrie, lesquels dans les Maladies Epidémiques ou Sporadiques, qui enlevoient tant de Chefs de Famille & tant d'indigens, ont à leurs frais envoyé des Medecins avec tous les secours nécessaires, pour par leurs soins arracher ces infortunés à une mort évidente & prochaine; Ils en ont découvert les causes, & ont effectué par leurs recherches attentives ce que cette tendresse paternelle avoit le plus à cœur.

Que me reste-til maintenan t si-non de conjurer les Puissances d'imiter un si glorieux exemple? Les Magistrats de tenir la main à l'exécution des sages Edits qui concernent la santé, & qui ne tendent qu'au bon ordre. Le Public d'ouvrir enfin les yeux, de se défaire de toute fausse prévention, & de recourir à temps aux secours salutaires de la Medecine; Les

Medecins de ſe perfectionner de plus en plus, de redoubler leurs attentions, & de ſe réunir pour le bien & la ſatisfaction des Infirmes ; les Malades d'être plus dociles & plus traitables ; Les parens mieux intentionnés, ou plus reſervés ; Les Infirmiers plus affectionnez ; Les Aſſiſtans plus circonſpects : Afin que Dieu beniſſant les ſoins & les travaux, un chacun puiſſe par un mutuel concours, partager la gloire d'avoir cooperé au rétabliſſement & au maintien de ce riche tréſor, Je veux dire, de la ſanté, qui fait le plus grand agrément de la vie, & qui contribuë infiniment à enrichir le public, & à ſoutenir les familles particulieres.

C'eſt ainſi qu'on parviendra à ſe rendre agréable à ce divin Maître, qui comme un bon Pere, n'a donné tous les ſecours temporels qu'en vûë de conſerver à ſes enfans la vie & les avantages de cette même ſanté qui fait tout l'objet & l'atten-

tion de la Medecine qu'il a éteblie pour cette fin, & dont lui ſeul eſt l'auteur, le guide & l'appui.

ACTIONS DE GRACES
AU SOUVERAIN MEDECIN.

C'EST par vous, MAJESTE' SUPREME, c'eſt par votre grace & votre ſecours que j'ai commencé ce petit ouvrage, & c'eſt par vous que je veux le finir. Vous étes le principe & la fin de toutes choſes; je vous dois & vous rends le tribut de ce qui vient de vous ſeul, De ce qui n'appartient, & ne doit retourner qu'à vous ſeul.

Exiſtant par vous-même, rien n'exiſte que par vous: Hors de vous tout étoit dans le néant; Votre ſeule parole en a tiré tous les Etres; Votre ſageſſe les a doüés chacun de leurs propriétés; L'ordre qui y ſubſiſte n'eſt main-

venu que par votre ordre.

Unique, Eternel, Immense, Ineffable, Infini, Vous étes le centre de toutes perfection, Vous étes la lumiére par essence. Les intelligences, l'homme que vous avez créé, & pour qui vous avez tout créé, ne subsistent, ne pensent, n'agissent, n'operent que par vous.

Par une prérogative singuliere, Vous avez pétri l'homme de vos mains, Vous l'avez animé de votre soufle, Vous l'avez établi Roi sur toute la terre, Vous lui avez imprimé le caractere de votre Divinité, Vous en avez fait votre image & votre ami.

Touché de ses infirmités, & malgré ses ingratitudes, Vous n'avez voulu le laisser manquer d'aucun secours: Vous lui avez donné la vie & la santé, & vous vous étes chargé de la lui conserver, & de la lui rendre quand il l'auroit perduë.

Vous en avez établi tous les moyens, & vous avez voulu vous ser-

vir de l'Homme même que vous avez éclairé pour ſecourir l'homme infirme.

Vous avez ordonné à ce dernier de ſe ſoumettre à la Medecine ; Vous avez voulu qu'on l'honorât, & qu'on reſpectât en elle cette tendre bonté qui vous fait agir, & qui ne ſe laſſe jamais quand on l'implore avec ſoumiſſion & confiance.

Vous voyez à regret qu'on la néglige contre vos ordres, & vous déſapprouvez les abus qui ſe gliſſent dans l'uſage qu'on en doit faire; Vous m'avez inſpiré le projet de les faire ſentir, & vous n'avez pas rejetté mon impuiſſance ; Vous m'avez fait naître les idées; Vous avez conduit ma main; Tout ce qui y eſt de bien vient de vous ; Les defauts ſont mon ſeul partage.

Daignez, Seigneur, benir mes intention ; C'eſt à vous que je m'adreſſe; C'eſt en vous ſeul que j'eſpere ; Achevez votre ouvrage.

C'est à vous à rectifier les cœurs & les esprits, à dissiper les abus, à reformer les sentimens, à changer les habitudes, à confondre l'opiniâtreté, à briser l'endurcissement.

Daignez donc répandre vos lumiéres & vos bénédictions sur la Médecine, sur ceux qui l'exercent, sur les remedes, sur les malades, sur ceux qui les soignent.

Donnez à l'Art le succès des moyens, la prudence & le courage à ceux qui l'exercent, la vertu aux remedes, la patience & la docilité aux malades, le zele, la force & la perseverance à ceux qui en ont soin, & que le tout ne tende qu'à la gloire de votre saint Nom, au rétablissement des Infirmes, au salut & à l'avantage du public.

Soli Deo Trino & uni laus omnis, honor & gloria.

FIN.

TABLE
DES TITRES, CHAPITRES ET ARTICLES

Contenus dans ce Traité.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

Idée du vrai Medecin, de l'Empyrique, & du Charlatan.

TROISIE'ME PARTIE.

Dans laquelle on traite des differens abus qui se glissent dans l'exercice de la Medecine.

Fin de la Table des Chapitres.

TABLE DES MATIERES

Contenuës dans cet Ouvrage.

A.

Bienfaits

B.

C.

D.

E.

F.

H.

I.

L.

M.

O.

P.

Q.

R.

T.

V.

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION

De la Faculté de Medecine de Pont-à-Mousson.

LA Faculté de Medecine de Pont-à-Mousson, après avoir lû & examiné avec attention par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, l'Ouvrage intitulé *Le Triomphe ou l'idée de la vraie Medecine par M.* CALLOT, *Docteur en Medecine de la Faculté de Montpellier, cy-devant Medecin Aulique & Pensionnaire de Leurs Altesses Royales de Lorraine*, l'a jugé digne de son Approbation & d'Impression, d'autant plus qu'il y joint dans un stile précis l'agréable à l'utile. A Pont-à-Mousson le 11. Decembre 1741.

GRANDCLAS, Doyen de ladite Faculté.

LE LORRAIN, JADELOT,
Professeurs.





